

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |





PUR SANG, d'après Heywood Hardy



## LORD ROBERTS DE KANDAHAR <sup>(1)</sup>

---

### I

**L**ES Boërs ont vraiment le droit d'être fiers! Fiers comme le serait un chevreuil de leur Veldt s'il tenait en échec devant lui un grand lion furieux et effaré, les mâchoires béantes, l'œil sanglant, les griffes crispées dans le sable, appelant à la rescousse, dans un rugissement formidable, tous les fauves de tous les déserts, afin d'abattre ce terrible adversaire, assez audacieux pour le défier, assez adroit pour lui échapper. Et le coureur des plaines infinies ne se sentirait-il pas grandir devant cette puissance affolée? ne serait-il pas pénétré d'une force et d'une espérance qui ne lui viendraient ni de l'espace, ni de la brousse, ni des "kopjes", mais d'une source inconnue où il aurait puisé ce qui soutient la faiblesse et la justice.

"La force est généralement victorieuse, mais pas toujours, a dit la Cassandre du Cap. Un jour, j'ai vu un petit chat sauvage attaqué par un énorme bouledogue, dont il n'atteignait

(1) *Forty one years in India*, by Field-Marshal lord Roberts of Kandahar. Macmillan, London.

pas en hauteur le quart de la patte. Il disparut presque complètement dans la large gueule; je le crus mort. Mais il enfonça ses petites dents aiguës dans la gorge du chien, qui le laissa retomber meurtri, blessé, couvert de sang et de salive, et... vivant. Je le vis regagner son trou dans le sable rouge d'Afrique. Non: la victoire ne reste pas toujours à la force."

C'est évidemment ce que craint l'Angleterre en ce moment, car elle fait flèche de tout bois pour frapper au cœur le noble petit peuple qui préfère la mort à la servitude. Elle se dit sans doute que les lois de proportion finiront bien par triompher, et que malgré tout son courage, un seul combattant contre cinquante doit succomber.

Grâce à elle, l'humanité contemple aujourd'hui l'un des plus écœurants spectacles que l'histoire devra enregistrer. Une moitié du monde semble frappée de folie furieuse, et l'autre moitié d'une anémie morale qui menace de mort la conscience humaine. Elle ne rougit plus de sa couardise, elle ne frémit plus d'une indignation généreuse et active; elle laisse la force brutale suivre sa voie qu'elle espère bien rendre triomphale, écrasant de son lourd talon, au nom du Seigneur et de la civilisation, tout ce qui élève et ennoblit l'homme. Ceci nous ramène à l'Angleterre.

## II

Ne sachant plus trop où elle en est, la Grande-Bretagne cherche un homme pour la tirer d'affaire et espère l'avoir trouvé. Il faut se hâter de se servir de lui, car il n'est plus jeune: soixante-sept années comptent lorsqu'elles ont été employées pour les trois quarts à guerroyer dans des pays sauvages, sous des cieus meurtriers et contre des populations égales en courage, sinon en ressources, à leurs assaillants. C'est un rude soldat que lord Roberts de Kandahar, et son visage dur ne promet pas aux Boërs un ennemi commode. Il a été à une terrible école. L'Inde de sa jeunesse ne ressemblait guère à celle d'aujourd'hui, et les conditions du service militaire imposaient des

sacrifices qui ont dû contribuer à diminuer considérablement ce qu'il pouvait y avoir de sensibilité dans l'âme britannique. Le jeune officier qui s'embarquait pour les Indes, savait que, à moins de maladie grave, il ne reverrait sa patrie et sa famille qu'au bout de dix ans. Ces ruptures cruelles des affections les plus naturelles et les plus tendres, ces larmes refoulées des mères et des fils pendant plusieurs générations, ont pu tremper fortement la nature morale des Anglo-Saxons, mais en même temps elles l'ont inévitablement endurcie. La colonisation, pour être victorieuse, a besoin, sinon de briser, au moins de relâcher le lien familial dans une mesure que les races latines plus sensibles admettent avec plus de peine.

Le jeune Roberts quitta l'Angleterre en février 1852, comme s'il ne devait plus la revoir. Moins à plaindre que bien d'autres, il allait, au bout de quelques mois, y retrouver son père, le général Abraham Roberts que, du reste, il connaissait à peine. Il l'avait vu à l'âge de douze ans, lorsque le général était venu passer un congé en Angleterre, et c'était tout. L'enfant, né à Cawnpore, avait, comme presque tous ses pareils, été envoyé en Europe pour échapper aux effets meurtriers du climat indien sur les enfants des blancs.

Il revenait jeune officier d'artillerie et trouvait lugubre le séjour de Dum-Dum, petite station militaire qui a donné son nom aux balles que l'on sait. Quelques mois après, il était appelé par son père promu au commandement du corps d'armée de Peshawar, le plus important des Indes à cette époque.

On peut juger des progrès accomplis dans la situation matérielle du grand empire oriental, en lisant le récit du voyage que fit le jeune Roberts, de Calcutta, ou plutôt de Dum-Dum à Peshawar. Il lui fallut trois mois pour ce voyage qui se fait aujourd'hui en trois jours. Sur les 1.800 milles du trajet, 600 se faisaient en palanquin et l'on courait le risque d'être laissé sur le chemin par des porteurs récalcitrants, comme le furent deux dames avec leurs enfants et leurs bonnes (ayahs) que le lieutenant Roberts trouva désespérées sur la route, ne sachant pas ce qu'elles allaient devenir.

Outre le plaisir d'être auprès de son père, Frédérick Roberts profita, durant ce séjour, de l'expérience acquise par sir Abraham pendant la première guerre d'Afghanistan, et tout ce qu'il apprit sur le pays, ses chefs, ses habitants, les armées, le gouvernement et la conduite de la guerre en ces parages si peu connus, lui fut de la plus grande utilité lorsque, vingt-cinq ans plus tard, il s'y trouva lui-même à la tête d'un grand commandement.

Quand il arriva, en 1853, à Peshawar, la contrée était encore incomplètement pacifiée, les tribus montagnardes tenaient les avant-postes sans cesse sur le qui-vive; on assassinait à l'occasion des officiers en vue du camp et même sous leur yérandah.

Cependant la conquête du Punjab et du grand royaume d'Oudh pouvait faire espérer une ère de repos relatif. On approchait, au contraire, d'une des plus sinistres périodes de la domination anglaise aux Indes. Un soir, en mai 1857, les officiers, réunis au mess pour le dîner, virent accourir un télégraphiste hors d'haleine. Il apportait la dépêche de Delhi, annonçant la révolte des Cipayes et le premier massacre de résidents civils et militaires.

On a beau connaître tous les détails de cette épouvantable rébellion, il est impossible d'en relire, sans une poignante émotion, le récit rapide, sobre, mais graphique, d'un acteur dans le drame. En suivant l'intéressante narration de lord Roberts on se rend compte des changements politiques et sociaux survenus aux Indes pendant sa longue carrière et de la part importante et glorieuse qu'il y a prise; selon lui, la plupart sont les effets de la grande rébellion. L'explosion fit voler en éclats tout l'édifice du gouvernement. La Compagnie des Indes disparut; l'armée indigène qui, depuis cent ans, combattait côte à côte avec les Anglais, se tourna contre eux et ne fut brisée qu'après une lutte désespérée. Le système militaire, complètement désorganisé, fut à grand-peine remplacé par un autre plus moderne et supérieur, grâce à la génération d'hommes remarquables qui se révélèrent presque tous pendant la terrible révolte.

“ Ce ne fut pas pour nous un mal sans compensation, a écrit lord Roberts, car nous lui devons la consolidation de notre puissance aux Indes, la construction rapide des routes, chemins de fer et télégraphes, les rapports plus étroits avec les princes du pays qui préparèrent le brillant succès politique de lord Lytton, aboutissant au “ Durbar ”, où la reine prit le titre d'impératrice des Indes et fit du souverain le chef direct du gouvernement, enfin la reconstruction de cette admirable machine : “ notre armée des Indes ”. Dans cette armée lord Roberts fait, avec une parfaite impartialité, une belle part au courage, au dévouement des troupes indigènes restées fidèles pendant la rébellion : “ Sans elles, dit-il, pas un Européen n'aurait échappé à la mort, et il nous aurait fallu reconquérir les Indes.”

Au nombre des actes d'héroïsme rapportés par le général, il en est beaucoup à l'honneur des plus humbles “ suivants ” attachés à l'armée. Il faut savoir gré à lord Roberts de son appréciation et de sa consciencieuse étude du caractère des populations indiennes.

Il a voulu, dit-il, en écrivant son autobiographie, “ aider ses compatriotes à mieux comprendre les traits caractéristiques et les besoins des nombreuses races si différentes dont l'Inde est peuplée. Il est difficile, à ceux qui ne les connaissent en rien, d'apprécier la valeur qu'elles accordent à des coutumes aimées, à des idiosyncrasies singulières, à des préjugés enracinés qui tous doivent être soigneusement étudiés par leurs gouvernants, si la puissance suzeraine veut conserver leur respect et conquérir leur reconnaissance avec leur affection.”

Si lord Roberts apporté ces sentiments en Afrique à l'égard des Boërs, peut-être arrivera-t-il, en supposant que la victoire reste aux gros bataillons et aux innombrables canons, à rétablir une paix relative dans l'Afrique australe. On remarquera néanmoins qu'en bon Anglais il pose, comme condition “ sine qua non ”, la suzeraineté de l'Angleterre; or c'est précisément la condition à laquelle les républiques boërs ne veulent pas souscrire. La situation est très différente. Les forces anglaises



avaient envahi les régions réputées les plus inaccessibles de l'Inde, dans un but avoué de conquête sur des races qu'elles déclaraient inférieures et qui en tout cas différaient de la leur. Elles imposaient leur loi : malheur aux vaincus ! Mais dans les républiques sud-africaines, rien de semblable. La race et la religion sont les mêmes : les Anglais se sont juxtaposés aux Hollandais à la suite d'une entente politique, ils ne les ont pas conquis. Quand ils leur ont cherché querelle, ils ont été battus : leur prétention de suzeraineté ne repose que sur une équivoque ; il faudra donc, quelle que soit l'issue de la guerre, que lord Roberts, s'il veut faire naître le sentiment de " confiance " et de " respect ", qui, selon lui, existe aux Indes, ne mette en face des Boërs que " des hommes honorables, sympathisant avec eux, respectant leurs traditions, voire même leurs préjugés et qui ne s'immiscent ni dans leurs affaires intérieures ni dans leurs coutumes ". Est-ce à M. Cecil Rhodes et à l'ex-*" Chartered "* qu'il demandera ces hommes ?

Pendant la rébellion de 1857, les Anglais avaient contre eux le nombre et auraient été anéantis malgré leur bravoure et leur constance, si les Cipayes avaient su profiter de leurs avantages, s'ils avaient eu des officiers plus savants en stratégie et en tout ce qui constitue l'art de la guerre. Ils étaient 257.000 contre 36.000 Européens, et bien que tous ne se soient pas déclarés contre les Anglais, ceux-ci eurent toujours devant eux, une énorme majorité.

Ce que lord Roberts dit à ce sujet, les Boërs pourraient le répéter aujourd'hui. Comme les Anglais d'alors, ils verront leurs ennemis constamment renforcés, tandis que leurs rangs s'éclairciront, mais pas plus qu'eux ils ne sentiront leur cœur faillir et, mieux que les Cipayes, ils sauront, grâce à leur instinct militaire, préparer leur défense et tirer parti des circonstances favorables. Lord Roberts dit quelque part : " Le résultat de la lutte prouva une fois de plus que ceux qui méritent la victoire réussissent presque toujours à lui forcer la main. " Si cette parole est vraie, c'est presque une prophétie de succès pour les

nouveaux adversaires qu'il vient combattre. On reverra dans les camps boërs, des scènes semblables à celle qu'il décrit à l'heure qui précéda l'assaut de Delhi. C'était la partie suprême. Il fallait vaincre ou mourir. On allait attaquer de nuit. " Un peu après minuit, nous primes les armes aussi silencieusement que possible et, à la lueur d'une lanterne, les ordres pour l'assaut furent lus aux hommes : Tout officier ou soldat blessé devait être laissé où il tomberait ; personne ne devait sortir des rangs pour le secourir ; on n'avait pas assez de monde pour en distraire du combat. Si nous réussissions, on emporterait les blessés à l'arrière sur les litières. Si nous échouions, blessés et valides seraient prêts à tout subir. On ne ferait pas de prisonniers, car nous n'avions personne pour les garder. On veillerait à ce que ni femmes ni enfants ne fussent assaillis. A cela les hommes répondirent spontanément : " N'ayez crainte, Monsieur ". Les officiers jurèrent sur leurs épées d'obéir à ces ordres ; les soldats s'engagèrent à suivre leur exemple. A ce moment, juste comme les troupes allaient se mettre en marche, le P. Bertrand (chapelain catholique) parut en surplis et, s'adressant au colonel, lui demanda la permission de bénir le régiment. Nous pouvons différer quant à certains dogmes, dit-il, mais la bénédiction d'un vieux prêtre ne peut faire que du bien. Le colonel consentit aussitôt, et le P. Bertrand, élevant les mains vers le ciel, bénit le régiment de la manière la plus impressionnante ; puis il prononça une prière pour notre victoire et pour le salut des âmes de ceux qui mourraient peut-être bientôt."

La bénédiction du saint vieillard porta bonheur aux troupes anglaises ; Delhi fut reprise, et Roberts partit aussitôt avec les forces envoyées au secours de Cawnpore. Le départ fut horrible. " Notre route passait sur une véritable cité des morts ; on n'entendait pas d'autre bruit que celui de nos pas ; aucun être vivant ne se montrait. Les cadavres jonchaient le sol dans toutes les directions, dans toutes les attitudes et dans des états de décomposition plus ou moins avancés. Les chiens et les vautours s'en repaissaient ; nous marchions en silence ou ne par-

lions, quand il le fallait, qu'à voix basse, comme si nous craignons de troubler ces affreux restes d'humanité. Le spectacle défiait toute description. Nos chevaux eux-mêmes semblaient en sentir l'horreur autant que nous. Ils tremblaient et hennissaient de terreur. Les émanations étaient si méphitiques, que dès le premier soir plusieurs hommes moururent du choléra."

On frémit d'indignation et de dégoût, quand on pense pour quelles raisons injustifiables, des populations sont souvent condamnées à subir de pareilles horreurs.

Arrivé à Agra, le détachement anglais se laissa surprendre par les rebelles et, dans le désordre qui s'ensuivit, Roberts ne fut sauvé que par un mouvement de son cheval. "Heureusement, dit-il, les Cipayes ne surent pas profiter de leur avantage; autrement nous y serions restés tous jusqu'au dernier."

Avant d'atteindre Agra, on avait trouvé un fakir indou assis et muet sous un arbre; il désigna du doigt un plat en bois sur lequel était déposé un billet écrit en caractères grecs par le général Havelock et pressant la colonne de venir l'aider à secourir Lucknow. Quelques heures après avoir quitté Agra, on reçut un second message écrit par sir James Outram à Lucknow, et roulé dans une plume d'oie qu'on avait insérée à l'intérieur d'un gros bâton.

Les incidents se succèdent si nombreux, si palpitants, dans cette partie du récit, qu'on la lit comme le plus poignant des romans. C'est là qu'on voit, à la brèche d'un enclos fortifié, un de ces héroïques petits tambours qui ont inspiré à Rudyard Kipling une de ses nouvelles les plus émouvantes. "Il était entré le premier avec deux highlanders. Nous les trouvâmes morts tous trois; le joli enfant blond, à l'air innocent, âgé de quatorze ans à peine, étendu sur le dos, avait donné héroïquement sa jeune vie. Comme l'ennemi s'efforçait de fermer la seule grille par laquelle nous pouvions pénétrer dans l'enclos, un soldat mahométan passa son bras gauche dans l'ouverture; on l'abattit; aussitôt il passa l'autre qu'on trancha au poignet et nous entrâmes!"

Lorsque Roberts examina cette résidence de Lucknow, où une poignée de défenseurs militaires et civils avaient tenu, de juin à septembre, contre des forces immensément supérieures, il n'en put croire ses yeux.

“ Jamais, dit-il, les rebelles n'eurent un chef capable, autrement nous aurions été perdus. Quand il traversa le pont de bateaux sur le Gange pour entrer à Cawnpore, presque seul, ayant devancé les troupes, il fut stupéfait que l'ennemi, après avoir repoussé le général Wyndham, qui s'efforçait de marcher à la rencontre de sir Colin Campbell, n'eût pas pensé à détruire ce pont, ce qui lui aurait permis d'anéantir les forces de Wyndham et de tenir Colin Campbell en échec. De son expérience de la guerre aux Indes il résulte pour lord Roberts, comme pour bien d'autres officiers, que le soldat asiatique sait beaucoup mieux défendre les fortifications que les prendre.

Les considérations de lord Roberts sur les causes et les effets de la rébellion, sur la possibilité d'un nouveau soulèvement, sur la nature morale et l'esprit des diverses populations, sur les nécessités d'une administration à la fois progressive et prudente, prouvent que chez lui le soldat est doublé d'un penseur clairvoyant, peu disposé à sacrifier les intérêts permanents et supérieurs d'un peuple à la pure gloire militaire.

Après avoir énuméré les progrès réalisés depuis la rébellion dans l'administration et dans l'armée, il constate néanmoins que certains symptômes d'agitation et de mécontentement ont reparu depuis, en même temps que certaines fautes commises de nouveau “ et contre lesquelles il importe de se mettre en garde, car, si bien disposés que soient les soldats d'aujourd'hui, leur attitude sera inévitablement influencée par les sentiments de la population en général, surtout si son hostilité était causée par quelque question touchant à sa religion.

L'armée a été complètement réorganisée, la proportion des troupes européennes largement augmentée : c'était la première mesure à prendre. “ car, nous dit lord Roberts, je suis persuadé que les Cipayes n'auraient pas été des instruments si dociles

dans les mains des meneurs civils, si l'armée eût été organisée, disciplinée et pourvue d'officiers comme elle aurait dû l'être. C'est grâce à la grande prépondérance des troupes indigènes sur les troupes anglaises, que les Cipayes osèrent se révolter ouvertement." Mais l'armée n'est pas tout et les commentaires de lord Roberts sur la politique intérieure et l'administration de cet immense empire de 300 millions d'âmes, sont d'autant plus intéressants pour tout esprit réfléchi, qu'ils sont présentés dans une forme très modérée, sans préjugés ni parti pris. Il cherche à faire la part de chacun et son axiome favori semble être : " Vivez et laissez vivre."

Selon lui, à mesure que l'on s'est éloigné de la grande crise, on en a trop perdu de vue les antécédents et les causes; on a trop oublié que l'on gouvernait des Asiatiques et l'on a fait la place trop large aux idées et aux procédés européens. Modifier ou détruire des coutumes, des traditions archi-séculaires, qui tiennent aux moelles d'une population, c'est toujours une entreprise pleine de péril qui exige beaucoup de temps, de prudence, d'habileté, qui parfois même défie tout cela et déjoue les meilleures intentions, car les peuples repoussent le bonheur qu'on veut leur imposer; ils veulent être heureux à leur manière, et pour eux le progrès n'est souvent qu'une forme de tyrannie.

Lord Roberts déplore l'excès d'administration et de centralisation qui sévit aux Indes, les réformes systématiques, bonnes peut-être en elles-mêmes, mais qui, cependant, aliènent les sentiments des populations. La procédure légale, méthodique et régulière, les règlements sanitaires, la préservation des forêts, l'interdiction des grands rassemblements demi-commerciaux, demi-religieux sont de très bonnes mesures qui blessent profondément les indigènes. Ils pardonnent encore moins l'opposition faite à l'influence des castes sacerdotales et surtout l'impunité accordée, sous prétexte de liberté, aux usuriers qui, peu à peu, s'approprient les terres des agriculteurs. Les populations asiatiques accoutumées à un despotisme paternel, à des lignes

de démarcation très positives entre les classes, ne comprennent rien à nos idées démocratiques et égalitaires d'Occident; elles les détestent et les méprisent; vouloir les leur imposer, c'est jeter leur esprit dans un état de perturbation pénible pour elles, dangereux pour les puissances suzeraines. Si l'Angleterre est obligée de marcher pour accomplir une œuvre civilisatrice, il faut qu'elle marche lentement. Jamais le proverbe italien n'a trouvé d'application plus absolue. Voici donc, selon lord Roberts, en dehors de l'armée, les principes que l'on doit appliquer si l'on veut réduire le danger au minimum et éviter de nouveaux soulèvements :

Avoir soin de choisir, pour les situations supérieures civiles et militaires, des hommes dont la confiance légitime en eux-mêmes, l'activité et la résolution ne soient pas diminuées par l'âge, et qui connaissent bien le pays et les populations.

Se rendre compte et se garder du dogmatisme des théoriciens et des dangers de la centralisation.

Avoir une administration ferme et forte d'une part, tolérante et sympathique de l'autre.

Enfin, tout faire pour gagner la confiance des diverses races et les convaincre que nous avons la volonté et la possibilité de maintenir notre suprématie contre tout assaillant.

“ A ces conditions, lord Roberts estime que l'on réussira à faire de l'Inde un pays prospère, satisfait et fidèle à la couronne d'Angleterre.”

Si nous nous sommes arrêté à ces considérations, tout en les résumant très succinctement, c'est qu'elles nous ont semblé avoir une importance générale comme émanant d'un juge compétent et une valeur particulière quant à la personnalité de lord Roberts en qui elles font voir l'homme de gouvernement à côté de l'homme d'épée.

### III

Après la conquête du Punjab, l'annexion du royaume d'Oudh et l'écrasement de la rébellion, on aurait pu croire que

pour un soldat ambitieux de se distinguer, les occasions deviendraient rares. On se serait trompé : la carrière de lord Roberts l'a prouvé.

Après un congé passé en Angleterre, et pendant lequel il s'était marié, il était revenu aux Indes avec sa jeune femme. En 1863, les tribus montagnardes de la frontière du côté de Peshawar se soulevèrent et mirent momentanément les forces anglaises dans une position dangereuse. Il fallut abandonner certains postes et se mettre sur la défensive, en attendant des renforts. Le capitaine Roberts fut chargé d'aller reconnaître la situation et fit alors ce qu'on a appelé la campagne d'Umbeyla. La description de la guerre des montagnes est vraiment palpitante. Le degré de témérité auquel en arrivent les hommes surexcités par le danger, l'ardeur de la lutte, la fureur de vaincre, devient une sorte de folie qui ne voit plus rien que le but, annule le péril et les obstacles en apparence les plus insurmontables et fait accomplir des miracles. Les Anglais avaient devant eux un ennemi dont la bravoure ne le cédait à aucune, qui défendait sa foi et sa liberté, et, comme toujours, ils furent sauvés par leurs ressources supérieures en science militaire et en armements.

L'incendie de la forteresse indigène de Malkah, allumé de propos délibéré par les vainqueurs en présence des vaincus, prouve bien que les procédés des soi-disant civilisés ne valent pas mieux que ceux des prétendus barbares. Plus on lit de ces récits et plus on se persuade qu'en temps de guerre, la sauvagerie et la brutalité primitives reparaissent dans toute leur laideur. Grisés par leur victoire, les Anglais commirent ce jour-là une imprudence bien inutile, qu'une poignée d'officiers, Roberts entre autres, auraient payée de leur vie, si l'un des "barbares" ne se fût montré moralement supérieur à eux. Une des conditions imposées par les vainqueurs était la destruction par le feu de la principale forteresse ennemie. Quelques officiers s'y rendirent, sous la protection insuffisante d'une troupe indigène, laissant loin derrière eux les forces anglaises. Quand les mon-

tagnards virent leur village et leur forteresse en flammes, ils ne dissimulèrent pas leur colère, et la position devint vraiment critique. La foule de plus en plus nombreuse et menaçante, enveloppait les quelques envoyés anglais. Heureusement pour eux, le chef de leur escorte, un guerrier à barbe blanche qui avait perdu un bras et un œil dans un combat, s'élança au milieu des montagnards, ses compatriotes, et levant son seul bras, s'écria : " Vous hésitez à laisser partir ces Anglais sains et saufs. Sans doute, vous pouvez les assassiner, eux et leur escorte, mais d'abord vous nous tuerez, nous autres Brünerwals, car nous avons juré de les protéger, et nous le ferons, dussions-nous périr ! " Les Anglais furent sauvés. Où était la vraie chevalerie, ce jour-là ?

Nous ne parlerons que pour mémoire de l'expédition d'Abysinie en 1868, car la victoire de Magdala, remportée sans grands efforts, déclare Roberts, avec sa bonne foi habituelle, termina la guerre avant que la brigade du Bengale, dont il faisait partie, eût été employée en service actif.

Le général Robert Napier, fait lord Napier de Magdala, voulant donner à Roberts une preuve de son estime particulière, le chargea de porter les dépêches en Angleterre. Il en revint avec le grade de lieutenant-colonel, l'ordre du Bain et le titre de baronnet.

L'année suivante eut lieu une expédition qui démontre à quelles épreuves variées est soumise l'endurance des soldats européens en Orient. Il s'agissait de châtier les Sushaïs, tribu habitant entre la partie sud-est du Bengale et la Birmanie. Aux sables arides et brûlants de la mer Rouge succédaient les montagnes et les vallées couvertes de forêts, où les lianes monstres de la jungle s'enchevêtraient de façon infranchissable, où des rivières et des ruisseaux émanait " une atmosphère de bain de vapeur ", où l'obscurité remplaçait la lumière aveuglante du soleil, où il fallait s'ouvrir sans cesse un passage à coups de hache et improviser des ponts pour franchir des cours d'eau. A ce sujet, lord Roberts raconte divers incidents qui prouvent l'u-



tilité d'une armée indigène recrutée parmi les races les plus diverses, et le parti qu'un chef intelligent et ingénieux en peut tirer; il arrive souvent que l'expérience et les traditions des hommes du pays l'emportent sur la science théorique des gens du métier, comme ce jour où le colonel Roberts, s'impatientant au bord d'une rivière qu'il importait de franchir au plus vite, reçut l'offre humblement formulée par un chef de coolies, de le tirer d'affaire en très peu de temps. La permission fut accordée. Quand les ingénieurs arrivèrent avec leurs plans et calculs savamment établis, ils virent les troupes qui passaient la rivière sur un pont de bambou jeté comme par magie. La pratique avait vaincu la théorie.

Il est évident, pour les plus ignorants des choses de la guerre, que, dans ces campagnes d'escarmouches pleines de surprises et d'inconnu, la vivacité d'esprit, la conception facile des idées nouvelles, l'absence de routine et d'obstination ou de vanité puérole, sont, pour un chef, des qualités précieuses, qu'on n'apprend pas dans les manuels de théorie, et qui fournissent des ressources aussi utiles qu'imprévues. C'est à elles que lord Roberts a dû les plus remarquables succès de sa carrière.

#### IV

Le prince de Galles avait visité les Indes et conquis une réelle popularité; la reine avait été proclamée impératrice aux acclamations des populations et des princes indigènes, une suite de campagnes heureuses avait en grande partie pacifié les marches frontières du Nord; l'horizon politique semblait dégagé de toute ombre inquiétante. Cependant, un point noir subsistait, attirait et fixait l'attention des regards expérimentés.

Entre le départ de sir John Lawrence et l'arrivée de lord Lytton, deux illustres vice-rois, négociations, discussions et transactions s'étaient succédé entre le gouvernement des Indes et celui de l'Afghanistan et aboutissaient à une tension inquiétante entre eux. Deux siècles s'étaient écoulés depuis que 4.000 milles de territoire séparaient les deux empires; en 1873.

ils convinrent, pour la première fois, de la ligne de démarcation indiquant leurs sphères d'influence respectives, et depuis, sans l'avoir atteinte ni d'un côté ni de l'autre, ils ont toujours tendu à s'en rapprocher, c'est-à-dire à faire converger leurs forces vers l'Afghanistan. Kaboul est le point central d'attraction, et lord Roberts fait remarquer que les deux guerres de 1838 et 1878 furent immédiatement précédées de la réception d'émissaires russes à la capitale, où l'on avait refusé d'admettre des émissaires anglais.

A partir de 1869, après la conférence infructueuse à Umballa, entre lord Mayo, vice-roi des Indes, et Shere Ali, émir, enfin victorieux de ses compétiteurs, on voit que la question d'Afghanistan domine toutes les autres dans les préoccupations de l'Angleterre et de ses représentants et que la Russie trouble désormais son repos. Ses hésitations lui aliénèrent la confiance et l'amitié de l'émir, et quand lord Lytton remplaça lord Northbrook, il résolut de réunir tous les districts au delà de l'Indus en une nouvelle province frontière qu'il placerait sous la haute direction de sir Frederick Roberts. C'était un poste d'honneur et de danger. Les événements allaient en prouver l'importance.

Depuis plusieurs années, les efforts de la diplomatie anglaise pour améliorer les rapports avec l'Afghanistan avaient échoué. En 1877, la Russie déclara la guerre à la Turquie, et celle-ci ne dut son salut qu'à l'intervention de l'Angleterre. Malgré le traité de Berlin, la Russie, justement blessée, envoya le général Stolitoff à Kaboul, et lorsque lord Lytton voulut à son tour faire recevoir une mission dont le major Cavagnari était le chef, elle trouva devant elle, dans le fameux défilé de Khyber, une troupe afghane qui avait l'ordre de tirer sur elle si elle essayait de passer. La guerre fut immédiatement déclarée et sir Frederick Roberts placé à la tête de l'armée. Tous les obstacles que la nature peut opposer à l'homme étaient accumulés dans cet enchevêtrement inextricable de montagnes, de rochers, de forêts, de cours d'eau et d'étroits passages. Ils furent surmontés avec une bravoure et une habileté vraiment remarquables. La

vallée de Kuram, qu'il fallait traverser, est longue de 60 milles et large de 3 à 10. De chaque côté s'élèvent de hautes montagnes abruptes et magnifiquement boisées. Tout le long coule une rivière large de 100 à 500 mètres, et le chemin ou plutôt le sentier qu'on devait suivre longe ses bords. L'ennemi, se retirant devant les Anglais, les amena jusqu'à une position formidable qu'il occupait, " position beaucoup plus formidable que je ne m'y attendais, dit lord Roberts; sur le sommet d'une montagne s'élevant à 2,000 pieds au-dessus de nous, abordable seulement par un étroit sentier, raide et semé de rocs, flanqué de chaque côté d'éperons faisant saillie comme d'énormes bastions d'où un feu écrasant pouvait être dirigé sur les assaillants. La montagne à la droite de l'ennemi ne paraissait pas plus propice au mouvement des troupes, et mon seul espoir était de découvrir un passage sur la gauche, par lequel on pourrait tourner le flanc de l'ennemi. Le pays de ce côté était caché à notre vue par d'épaisses forêts de deodars."

Des officiers envoyés en reconnaissance eurent la bonne fortune de trouver ce passage; mais quel chemin! Le général résolut de marcher la nuit. " Le sentier se dirigeait sur un parcours de deux milles vers l'est, puis vers le nord, où il pénétrait dans une gorge, le long d'un ruisseau de montagne. La lune éclairait les rochers à l'est du ravin et rendait l'obscurité d'autant plus intense à l'ouest, au-dessous des montagnes escarpées où courait le sentier couvert de débris de roches et de glaciers. Un vent glacial s'engouffrait dans la gorge et nous faisait cruellement souffrir, car nous étions légèrement vêtus en prévision de l'escalade qui nous attendait. En avant! Nous montions lentement, difficilement, trébuchant sur de gros quartiers de roche, tombant dans des lits d'anciens torrents, faisant jaillir l'eau glacée des ruisseaux, nous arrêtant souvent pour permettre aux troupes de l'arrière de nous rejoindre. Au moment où tout dépendait du silence, deux coups de feu retentirent. Les Sikhs en accusèrent les Mahométans qui auraient pu vouloir avertir leurs frères. Rien ne fut prouvé et heureusement rien

ne fut entendu. On surprit l'ennemi à la pointe du jour." Malgré l'énorme difficulté de rassembler des troupes à 9,400 pieds d'altitude, sur l'arête d'une chaîne de montagnes semée de profonds ravins, de forêts et de rochers, la position de l'ennemi, inattaquable de front, fut tournée avec succès. Il se retira plus loin et les renforts indispensables à la petite armée anglaise s'égarant égarés dans les bois, Roberts crut pendant quelques cruelles heures, que son premier succès serait suivi d'une irréparable catastrophe. Par des feintes habiles, il sut tenir l'adversaire en haleine et, au moment où tout semblait perdu, les renforts arrivèrent.

Les Afghans contraints de battre en retraite, la route de Kaboul était ouverte aux Anglais, mais il leur fallut encore traverser un dédale de montagnes habitées par des tribus n'ayant jamais connu des maîtres et qui guettaient l'occasion d'anéantir les envahisseurs. La descente fut aussi laborieuse que la montée. " Elle fut de 3,000 pieds sur les deux premiers milles, par un chemin que je ne peux comparer qu'à un escalier en ruines, auquel il manque des degrés et aboutissant à un défilé dont on nous avait signalé les dangers. C'eût été vraiment un vilain endroit pour une surprise. Le défilé était long de cinq milles et si étroit, que les charges des chameaux frappaient le roc des deux côtés: en outre, il était impossible de se faire protéger du haut des rochers, car ils étaient coupés de larges et longues fissures." Néanmoins toutes les difficultés furent surmontées, et l'émir s'enfuit à Saint-Petersbourg. Quand il mourut en 1879, son successeur Yacoub-Khan demanda la paix, conclut un traité et consentit à recevoir dans sa capitale une mission anglaise. Quelle fut donc la stupéfaction quand on apprit que cette mission, assiégée par les troupes révoltées de l'émir, avait été massacrée. Tout était à refaire, tout l'édifice politique de lord Lytton à reconstruire et une campagne plus importante que la première à entreprendre.

Les sinistres pressentiments de sir Frederick Roberts ne l'avaient pas trompé.

De nouveau, il fut mis à la tête des troupes et, de nouveau, il lui fallut prouver que, dans les luttes contre les Asiatiques, un général doit être doublé d'un diplomate. La situation politique de l'Afghanistan et les nécessités stratégiques et autres d'une guerre contre des Orientaux sont habilement mises en évidence par lord Roberts: les péripéties de cette guerre entreprise bien moins contre un gouvernement que contre un peuple, sont rapportées avec une clarté, une simplicité, qui font honneur à l'écrivain militaire. Ce ne fut pas du premier coup que l'ennemi fut définitivement réduit à demander la paix. Les armes anglaises eurent à subir de terribles échecs, et la défense des Afghans fut héroïque, bien qu'ils fussent mal armés, indisciplinés, presque sans artillerie. Ils infligèrent au général Burrows une défaite absolue dans le sud de l'Afghanistan, et le général Roberts, qui se montra généreux envers son collègue malheureux, demanda à marcher au secours de Kandahar. Avec 10.000 hommes choisis et l'aide de la garnison, il réussit à prendre la ville. "Terrassé par la fièvre, entièrement épuisé par cette rude journée et l'effet affaiblissant de ma récente maladie, je résistai avec peine aux acclamations des troupes quand j'entrai à cheval dans le camp d'Ayul-Khan, et à la vue des cadavres de mes braves soldats. Ce fut avec la gorge terriblement serrée que je réussis à exprimer mes remerciements à chaque corps." Peu après, il allait chercher un repos bien mérité. "Comme je me séparais de chaque corps, sa musique jouait le vieil air: "Auld long syne" (Dans le bon vieux temps), et depuis, je n'ai jamais pu l'entendre sans revoir l'armée de Kaboul-Kandahar! Je me revois traversant et retraversant la rivière qui serpente le long du défilé: j'entends le roulement martial des tambours et les sons plaintifs des cornemuses; je vois carabiniers et Gourkhas, Highlanders et Sikhs, canons et chevaux, suivre les détours de la gorge étroite et la succession interminable des rochers. Jamais je n'oublierai la tristesse avec laquelle je me séparai des hommes qui avaient tant fait pour moi. Tous, Anglais et indigènes, étaient pour moi des amis précieux. Du premier jus-

qu'au dernier jour, un noble esprit de camaraderie avait animé tous les rangs, et jamais commandant n'avait été mieux servi."

Appelé à Simla par lord Ripon, successeur de lord Lytton, l'heureux général reçut une lettre de félicitations de la reine impératrice, écrite de sa propre main.

Il revit alors l'Angleterre après douze ans d'absence ; son père et sa sœur n'étaient plus là pour jouir de son triomphe, mais il retrouvait sa mère, sa femme et ses enfants. Quant à la réception nationale, elle fut enthousiaste, dangereuse, dit-il, en faisant allusion aux innombrables banquets qu'on lui offrit, pour un homme habitué au régime de campagne ! Mais au milieu de sa satisfaction, grande fut sa surprise de voir qu'on mettait sa marche de Kaboul à Kandahar au-dessus de celle qui l'avait amené d'abord à la capitale afghane et qu'il considérait comme infiniment plus difficile. Mais la victoire de Kandahar avait mis fin à une longue guerre, vengé le massacre de la mission Cavagnari, arrêté le formidable soulèvement des tribus, mis la Russie en échec et grandement amélioré la situation de l'Angleterre sur la frontière afghane, et tous ces résultats jetaient sur la dernière lutte un éclat qui faisait un peu oublier la première.

Après quelques mois passés en Angleterre, le général, devenu lord Roberts de Kandahar, fut nommé gouverneur du Natal et commandant en chef des troupes d'Afrique dans le but évident de venger Majuba Hill, mais pendant qu'il traversait l'Océan, M. Gladstone avait décidé de rester en paix avec les Boërs et le nouveau gouverneur quitta le Cap vingt-quatre heures après son arrivée. Nommé alors commandant en chef à Madras, il faillit conduire une troisième expédition en Afghanistan, lorsqu'on apprit que les Russes avaient attaqué et vaincu les Afghans à Penjdeh. Cette guerre, qui aurait été probablement bien plus sérieuse que les deux premières, fut conjurée par les efforts de la diplomatie.

En 1885, la nomination de lord Roberts au commandement en chef de l'armée des Indes lui fit atteindre le plus haut degré de la hiérarchie militaire.

Jusqu'en 1893, époque où il rentra définitivement en Angleterre, il consacra son temps, ses efforts et son expérience à la meilleure organisation de l'armée dont il avait reconnu les côtés faibles, à la plus complète instruction et au plus grand bien-être du soldat, aux mesures nécessaires pour la défense stratégique du pays et aux bonnes relations politiques avec l'Afghanistan, car la Russie n'a jamais cessé de hanter son imagination.

Les témoignages d'estime et de regret qu'il reçut en partant le touchèrent profondément. " Personne, dit-il en terminant, ne pourra s'étonner de mes regrets en m'éloignant des Indes. J'y avais formé presque toutes mes meilleures amitiés : chez tous, Européens ou indigènes, civils ou militaires, j'avais trouvé bonté, sympathie et soutien : à la discipline, au courage, au dévouement de l'armée en temps de paix ou de guerre, je sentais que je devais mon heureuse fortune et mes succès."

Tel est l'homme vraiment éminent à qui l'Angleterre fait appel pour vider sa querelle avec un des plus faibles États du monde. Peut-être lui était-il impossible de rester sourd à l'appel, mais ne se sent-il pas quelque peu humilié d'avoir à terminer sa belle carrière dans une lutte si injuste, si inégale, où, quelle qu'en soit l'issue, il ne pourra que ternir sa gloire?

Marie Drouart.



# LOUIS JOLLIET

PREMIER SEIGNEUR D'ANTICOSTI

---

ETUDE HISTORIOGRAPHIQUE.

---

## I



'EST une figure bien sympathique de notre histoire que celle de Louis Jolliet, le premier propriétaire et seigneur de l'île d'Anticosti. Versé dans les sciences exactes, latiniste, musicien, dessinateur, logicien, un peu théologien, tel il nous apparaît dans son adolescence, à la fin de sa vie d'étudiant. Puis nous le retrouvons dans le monde, tantôt à Québec, objet de l'estime et de la confiance de ses concitoyens, tantôt dans la région des grands lacs, se familiarisant avec les langues algonquine et huronne, parlées par les Sauvages de l'Ouest; puis au pays des Illinois, qu'il fait connaître à la société civilisée; dans les cantons iroquois, où il se rend en qualité d'ambassadeur; à la baie d'Hudson, au Labrador, aux îles Mingan, à Anticosti, — tour à tour explorateur, négociant, armateur, hydrographe, artiste, seigneur féodal.

Louis Jolliet était fils d'un ouvrier de la basse-ville de Québec. Orphelin dès l'âge de cinq ans, il devint un des meilleurs élèves des Jésuites, sut capter, dès ses premiers pas dans la vie pratique, la confiance de Tracy, de Courcelles, de Talon, comme, plus tard, celle de Frontenac, de Champigny et de De-



nonville, et partagea avec un des missionnaires de la Compagnie de Jésus la gloire d'avoir découvert le grand fleuve qui traverse le pays des Illinois et roule ses eaux profondes jusqu'au golfe du Mexique.

Comme son aïeul maternel Adrien d'Abancourt, Louis Joliet mourut sur une des îles du bas du fleuve Saint-Laurent, à une date non précise et dans des circonstances dont personne, de nos jours, n'a pu pénétrer le mystère.

Lorsque le Père Barthélemi Vimont rédigea l'acte que nous transcrivons ci-après, et qui est tiré du premier volume des actes de baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse de Notre-Dame de Québec, il était loin de penser que la postérité voudrait un jour y jeter les regards; autrement il aurait sans doute indiqué avec plus de précision la date de la naissance du petit enfant qui venait d'être régénéré dans les eaux du baptême. Voici cet acte :

“ Louis Joliet. — Anno Domini 1645, die 21 sept. Ego Bartholomæus Vimont, Societatis Jesu, Vices agens Parochi hujus Ecclesiæ Conceptionis Immaculatæ B. M. Quebeci, baptisavi in eadem Ecclesia Infantem recens natum ex Joanne Joliet et Maria d'Abancourt, conjugibus, Cui nomen impositum est Ludovicus. Patrini fuerunt Ludovicus Maheu et Francisca Giffart, parochiæ de Quebec ”.

*(Traduction).*

“ Louis Joliet. — L'an du Seigneur 1645, le 21<sup>e</sup> jour de septembre, moi, Barthélemi Vimont, de la Compagnie de Jésus, faisant les fonctions de curé de cette église de la Conception Immaculée de la Bienheureuse Marie, de Québec, ai baptisé dans la dite église, un enfant “ né récemment ” des époux Jean Joliet et Marie d'Abancourt, à qui le nom Louis a été imposé. Les parrains furent Louis Maheu et Françoise Giffart, de la paroisse de Québec ”.

L'église de l'Immaculée-Conception, dont il est question dans la pièce qui précède, n'était que l'étage supérieur, ou, plus exactement, l'étage sur rez-de-chaussée de la " maison " de la Compagnie de la Nouvelle-France (compagnie des Cent-Associés), située au coin des rues Sainte-Anne et Des Jardins, probablement sur l'extrémité nord-ouest du terrain de la cathédrale anglicane actuelle.

L'église du vœu de Champlain — Notre-Dame de la Recouvrance — avait été détruite par un incendie, en 1640, et l'édifice connu plus tard sous le nom de cathédrale de Québec ne devait être commencé qu'en 1647, pour être inauguré la veille de Noël 1650, puis devenir régulièrement église paroissiale à partir du jour de Pâques de l'année 1657. Entre 1640 et 1657, on célébra les offices religieux dans la partie supérieure de la maison de la Compagnie, qui dut subir, même à l'extérieur, des modifications en harmonie avec sa destination nouvelle.

Une partie du rez-de-chaussée était occupée par les Pères Jésuites.

A la messe de minuit de l'année 1645, on se servit de quatre chandelles pour éclairer l'intérieur de la chapelle paroissiale, et cela fut jugé suffisant (1); d'où il est facile de conclure que les dimensions de cette chapelle n'étaient guère considérables. Il faut se rappeler que la population de Québec atteignait à peine alors le chiffre de cent cinquante âmes, et que l'on disait des messes chaque jour dans les trois églises ou chapelles du petit poste où commandait le chevalier de Montmagny: à la paroisse, à l'Hôtel-Dieu et chez les Ursulines.

Le Père Barthélemi Vimont, qui baptisa Louis Jolliet, était arrivé de France le 1er août 1639, avec les Pères Poncet et Chaumonot, Madame de la Peltrie et les premières religieuses ursulines et hospitalières venues en ce pays. Il fut supérieur de la mission de la Nouvelle-France jusqu'en 1644, fit un voyage en France en 1647, revint en Canada l'année suivante et retourna définitivement dans son pays natal en

(1) "Journal des Jésuites", page 21.

1659. Il avait été missionnaire au Cap-Breton avant de venir à Québec. C'est le Père Vimont qui dit la première messe célébrée à Ville-Marie, le 18 mai 1642, en présence de M. de Montmagny, de M. de Maisonneuve, de M. de Puyseaux, de Madame de la Peltrie, de Mademoiselle Mance et des premiers colons de l'île de Montréal. C'est lui que l'artiste Ernest Laurent a représenté comme prêtre officiant dans le grand et beau tableau envoyé par la République française à la cathédrale de Montréal, en 1899.

Le parrain et la marraine de Louis Jolliet demeuraient tous deux dans la " paroisse de Québec ", qui comprenait alors une partie de la côte de Beauport. Mademoiselle Françoise Giffard était fille du chirurgien Robert Giffard, seigneur de Beauport, le chef de la colonie percheronne de la côte. Elle devait se marier juste deux mois plus tard — le 21 novembre 1645 — avec M. Jean Juchereau de la Ferté. (1)

Le père de Louis Jolliet était charron et employé comme tel par la Compagnie de la Nouvelle-France. Il était originaire de La Rochelle. Le 9 octobre 1639, il avait épousé, à Québec, Marie d'Abancour, fille d'Adrien d'Abancour dit La Caille et de Simone d'Orgeville, de Vaux, évêché de Soissons. (2)

De ce mariage naquirent trois fils :

I. *Adrien*, — qui fut fait prisonnier par les Iroquois aux Trois-Rivières, le 13 juin 1658, puis ramené à Montréal par Garakonhié, au mois d'août de la même année. Il alla s'établir au Cap-de-la-Madeleine, et épousa Jeanne Dodier aux Trois-Rivières, le 22 janvier 1664. C'est Adrien Jolliet (et non Louis, comme on l'a prétendu erronément) qui est l'ancêtre de

(1) Une sœur de Françoise Giffard épousa un frère de Jean Juchereau. C'est par eux que la seigneurie de Beauport passa aux mains des Juchereau Duchesnay.

(2) Devenue veuve en 1650, Marie d'Abancour, mère de Louis Jolliet, épousa en secondes noces Geoffroy Guillot, de Beauport. Celui-ci étant mort, elle épousa en troisièmes noces Martin Prévost, veuf d'une femme sauvage (Manitouabeouich).

l'honorable Barthélemi Joliette, de respectée mémoire, le fondateur de la ville et du collège qui portent son nom. (1)

II. *Louis*. — le sujet de cette notice historiographique.

III. *Zacharie*. — qui étudia pendant quelque temps chez les Jésuites, apprit le métier de son père chez Noël Morin, charbon de la Compagnie de la Nouvelle-France, et se livra par la suite aux voyages et à la traite. On sait de lui un trait qui lui fait honneur. En 1689, l'année qui précéda le siège de Québec par sir William Phips, il s'opéra parmi les Sauvages de l'Ouest un mouvement inquiétant. M. de la Durantais, qui commandait à Michillimakinac, crut devoir en avertir le gouverneur général. Or, dit l'abbé Ferland, "on était à près de quatre cents lieues de Québec; l'hiver allait commencer, les rivières se couvraient de glaces; des bandes d'Iroquois parcouraient les forêts sur la route qu'il fallait suivre: trouverait-on un homme assez hardi et assez intelligent pour porter un avis capable de sauver le pays? Un simple traiteur, un enfant du pays, le sieur Zacharie Jolliet, s'offrit d'aller annoncer à Québec qu'un orage se formait dans l'ouest contre la colonie française". Tantôt en canot, dans l'eau vive, tantôt sur les bordages ou sur les glaces flottantes, Zacharie Jolliet, accompagné d'un seul homme, parcourut cette longue distance dans un temps relativement court. "Il arriva à Québec vers la fin du mois de dé-

(1) Voici l'arbre généalogique de l'honorable Barthélemi Joliette:

1. Jean Joliet et Marie d'Abancour, tous deux venus de France, mariés à Québec, père et mère d'Adrien Jolliet.

2. Adrien Jolliet et Jeanne Dodier, mariés aux Trois-Rivières, père et mère de Jean-Baptiste Jolliet.

3. Jean-Baptiste Jolliet et Marie-Jeanne Cusson, père et mère de François Jolliet.

4. François Jolliet et Cécile Papin, mariés à Montréal, père et mère d'Antoine Jolliet.

5. Antoine Jolliet et Catherine Faribault, mariés à Berthier, père et mère de Barthélemi Jolliet.

Barthélemi Jolliet, ou Joliette, fondateur de la ville de Joliette (ancienne seigneurie de La Valtrie), naquit en 1789. Il épousa, en 1813, à La Valtrie, Marie-Charlotte Tardieu de la Naudière, et mourut, en 1850, sans laisser de postérité.

cembre 1689, et surprit M. de Frontenac autant par la hardiesse de son entreprise que par l'étrangeté des nouvelles qu'il apportait. Zacharie Jolliet était frère puiné du célèbre Louis Jolliet", le découvreur du Mississipi. (1)

Louis Jolliet fit son cours d'études au "collège de Québec", tenu par les RR. PP. Jésuites, qui traversaient alors en Europe une des périodes les plus brillantes de leur Institut au point de vue de l'enseignement.

Le collège, — dont les fondements furent jetés à Québec par le Père Paul Lejeune en 1635, l'année de la mort de Champlain, — n'était, au début, qu'une simple école élémentaire. Comme construction, c'était un petit bâtiment en bois, de modeste apparence. Il fut détruit dans l'incendie du 14 juin 1640, qui consuma aussi la chapelle des Jésuites, l'église de Notre-Dame de Recouvrance, et peut-être aussi la célèbre "chapelle de Champlain".

Le collège fut reconstruit en pierre en 1648, sous la direction du Frère Liégeois. C'est dans cet édifice, qui pouvait loger cinquante à soixante pensionnaires, que Louis Jolliet fit son cours d'études. Dans l'intervalle compris entre les années 1640 et 1649, les Jésuites durent faire la classe au rez-de-chaussée de la maison des Cent-Associés.

Le cours classique régulier du collège fut établi graduellement, et définitivement complété vers 1660, c'est-à-dire environ vingt-cinq ans après la fondation de l'établissement. (2)

Beaucoup de personnes ont été sous l'impression que le vaste édifice appelé "Casernes des Jésuites", démoli en 1877-78, était l'ancien collège érigé dans la première moitié du dix-septième siècle. Un aimable érudit, enlevé, il y a peu d'années, à la société et aux lettres canadiennes, a donné dans cette er-

(1) Ferland. — Cours d'histoire du Canada, vol. II, page 195.

(2) L'ouvrage intitulé: "Les Jésuites et la Nouvelle-France au dix-septième siècle," par le Père Camille de Rochemonteix, contient des renseignements précieux sur les débuts et l'organisation des classes du "Collège de Québec". Voyez vol. I, pages 208 et suivantes.

reur avec une bonne foi parfaite, et il a consacré au "collège de Québec", qu'il a su vieillir de près d'un siècle, des pages éloquentes qu'il faut conserver.

Quoi qu'on en ait dit, l'édifice démoli en 1877-78 ne datait ni de 1636, ni de 1648 : il ne remontait qu'au dix-huitième siècle, ayant été construit "peu avant 1744", probablement entre les années 1725 et 1730 : (1) et il ne servit de collège qu'une trentaine d'années.

On sait que l'hôtel de ville de Québec occupe aujourd'hui l'emplacement de l'ancien collège des Jésuites.

A l'époque où Louis Jolliet commença ses études, presque tous les adultes de Québec étaient nés en France; mais les enfants devaient être, pour la plupart, de petits Canadiens. On voyait souvent des Sauvages, Algonquins et Hurons, circuler dans le voisinage du fort Saint-Louis, s'arrêtant de préférence

(1) Parlant du collège construit en 1648, le Père Charlevoix écrivait à Madame la duchesse de Lesdiguières:

"Vous avez sans doute vu, Madame, dans quelques relations, que le collège des Jésuites est un très bel édifice. Il est certain que quand cette ville (de Québec) n'était qu'un amas informe de baraques françaises et de cabanes sauvages, cette maison, la seule avec le fort qui fût bâtie de pierres, faisait quelque figure: les premiers voyageurs, qui jugeaient par comparaison, l'avaient représentée comme un très beau bâtiment; ceux qui les ont suivis, et qui, selon la coutume, les ont copiés, ont tenu le même langage. Cependant les cabanes ont disparu et les baraques ont été changées en maisons, la plupart bien bâties, de sorte que le collège dépare aujourd'hui la ville et menace ruine de toutes parts".

Ces lignes furent écrites en 1720. Or elles ne furent publiées qu'en 1744, et dans le volume qui les contient, elles sont suivies de la note suivante: "(a) On a depuis peu rebâti tout le collège, et il est maintenant fort beau". (Voir "Journal d'un voyage fait par ordre du Roy, dans l'Amérique Septentrionale, adressé à Madame la duchesse de Lesdiguières par le P. de Charlevoix, de la Compagnie de Jésus".—Paris: MDCCXLIV, volume III, page 75.)

Le collège construit en 1648, qui menaçait ruine et déparait la ville en 1720, a donc été démoli et remplacé par un autre édifice peu avant l'année 1744. C'est ce dernier édifice qui acheva de disparaître en 1878. Il avait été occupé par des soldats anglais pendant un peu plus d'un siècle.— du mois de septembre, 1759 au mois de novembre 1871. Les circonstances qui provoquèrent sa démolition sont exposées dans une lettre de l'honorable M. Pierre Garneau à l'honorable M. C.-B. de Boucherville, publiée par le P. de Rochemonteix dans son ouvrage déjà cité: "Les Jésuites et la Nouvelle-France au dix-septième siècle", vol. I, page 463.

chez les Jésuites, les Ursulines et les Hospitalières, où on leur donnait à manger. (1)

Un des amusements des petits enfants, — blancs et cuivrés, — était de jouer dans le ruisseau qui descendait du cap Diamant, et coulait, par une succession de petites cascades, en face du collège.

Le gros de la population était encore à la basse-ville. On y était plus près des vaisseaux d'outre-mer, plus près de la France.

Le voisinage du Saint-Laurent inspirait le goût des voyages et faisait surgir des vocations. Nul doute que d'Iberville et Jolliet doivent à ce voisinage une partie de leur gloire.

L'arrivée et le départ des missionnaires, des traiteurs, des chefs indiens envoyés en ambassade à Québec, offraient des spectacles émouvants qui faisaient naître chez les jeunes gens des rêves d'aventures, des ambitions viriles.

Louis Jolliet eut pour compagnon de collègue (à part ceux dont les noms sont mentionnés dans le " Journal des Jésuites " et d'autres que nous ne connaissons pas), Pierre Duquet, (2) René Chartier, Ignace de Repentigny, Jean-François Buisson, Charles Sevestre, Denis Masse, Jean-F. Bourdon, Guillaume Brassard, Charles et Paul Denis, Jean-Baptiste Morin et Jean Poupart, qui tous figurèrent dans une sorte de drame historique et allégorique intitulé: " La Réception de Monseigneur le Vicomte d'Argenson par toutes les nations du pays de Canada, à son entrée au gouvernement de la Nouvelle-France, à

(1) Madame Louis d'Ailleboust (Marie-Barbe de Boullongne) était aussi une des bienfaitrices de ces pauvres Sauvages. Les Algonquins du voisinage de Québec l'appelaient " Chaouerindamaquetch ", c'est-à-dire: " celle qui a pitié de notre misère ". Le R. P. Lacasse, O. M. I., dit que, dans les langues dérivées de l'algonquin, les lettres *l*, *n*, *r*, sont permutables, de même que les lettres *d* et *t*. Dans le langage des Sautoux du Manitoba, " Shawelintamakwets " voudrait dire: " Celle (ou celui) qui nous affectionne dans notre misère ". D'après l'abbé Faillon, Madame d'Ailleboust avait appris à s'exprimer assez facilement en algonquin.

(2) Pierre du Quet (ou Duquet), sieur de la Chenaie, naquit à Québec en 1643. Il devint " notaire royal " et acheta le greffe d'Audouart qui se trouve maintenant au bureau des archives judiciaires de la rue Sainte-Anne, à Québec.

Québec, au Collège de la Compagnie de Jésus, le 28 de juillet de l'année 1658 ”.

Les rôles de la pièce étaient distribués comme suit :

Le Génie universel de la Nouvelle-France... Pierre du Quet.  
 Le Génie des forêts, interprète des étrangers....René Chartier.  
 Quatre Français: Ignace de Repentigny, Jean-François Buisson, Charles Sevestre et Denys Masse.  
 Un Sauvage huron.. . . . . Charles Denys.  
 Un Sauvage algonquin.. . . . . Jean-Fr. Bourdon.  
 Un étranger du Sud... . . . . Guillaume Brassard.  
 Un étranger du Nord.. . . . . Paul Denys.  
 Un captif échappé (Huron)... . . . . Jean-Bapt. Morin.  
 Un captif échappé (Nez-Percé).. . . . . Jean Poupart.

Les deux Hurons (Charles Denys et J.-B. Morin), l'Algonquin (J.-F. Bourdon) et le Nez-Percé (Jean Poupart) s'exprimaient dans leurs dialectes respectifs. Ils étaient interprétés par René Chartier. Les Français parlaient en prose et en vers. (1)

Cette même année 1658, Louis Jolliet paraît avoir fait un travail intéressant qui est parvenu jusqu'à nous : — une carte d'Anticosti et du golfe Saint-Laurent, avec partie de la côte de Gaspé. (2). L'Université Laval possède une copie de cette carte, dont l'original est aux archives de la marine, à Paris.

Ce serait un fait digne de remarque que le premier travail connu du célèbre explorateur fût précisément une carte de cette île d'Anticosti qui devait plus tard devenir son domaine et peut-être son tombeau. Toutefois il y a lieu de mettre en doute l'exactitude du millésime 1658 que porte la copie que nous avons pu consulter. Jolliet n'avait que treize ans en 1658 ; or, la carte en question est un travail exécuté

(1) Toute cette curieuse pièce se trouve aux archives de la province de Québec, — deuxième série, volume I. Elle a été publiée en brochure par M. Pierre-George Roy, de Lévis.

(2) Tous les noms de lieux écrits sur cette carte sont encore usités aujourd'hui, à l'exception du nom “ Baie des Moluës ”, dont les Anglais ont fait “ Molue Bay ”, et qui est devenu Malbay, puis Malbaie.



d'une façon remarquable, d'après le système Mercator, avec rose des vents très complète et des notes en légende indiquant un esprit mûr, ouvert aux observations; puis la signature, reproduite d'après un décalque, est absolument identique aux signatures de Louis Jolliet de beaucoup postérieures.

La vérité est que cette carte de l'entrée du Saint-Laurent est de 1698. Elle fut dressée par Jolliet "suivant les observations magnétiques qu'il avait faites pour donner aux pilotes les moyens de naviguer sûrement dans le golfe Saint-Laurent et surtout entre l'île d'Anticosti et la pointe de Gaspé." La route à suivre dans la direction de l'Île-aux-Oeufs y est aussi indiquée. C'est un travail précieux qui eût pu être utile à l'amiral Walker si le naufrage du 22 août 1711 n'eût été décrété de toute éternité.

Louis Jolliet n'avait que dix-sept ans lorsqu'il se décida à embrasser l'état ecclésiastique. Il reçut les ordres mineurs dans la chapelle de la Congrégation du collège des Jésuites, le 10 août 1662, l'avant-veille du départ de Monseigneur de Laval pour la France.

Le prélat revint à Québec en 1663, vers la mi-septembre. Il amenait avec lui deux prêtres: M. Louis Ango de Mézerets et M. Hugues Pommier, ainsi que trois séminaristes français. Ceux-ci ne restèrent pas dans le pays. Ils furent, avec Germain Morin et Louis Jolliet, les premiers élèves du grand séminaire de Québec. (1).

Les séminaristes canadiens continuèrent à suivre les classes des Jésuites. Louis Jolliet y compléta son cours classique par l'étude de la philosophie. Il continua aussi à cultiver son talent pour les arts. Le Père Jérôme Lalemant, rapportant ce qui se passa chez les Jésuites le 1er janvier 1665, écrit les lignes suivantes: "Mons. l'Évesque disna chez nous et (ainsi que) M. Meséré, et le soir nous invitâmes les sieurs Morin et Jolliet, nos officiers de musique, à souper."

(1) L'abbé Auguste Gosselin. — "Les Normands au Canada". — Vie de l'abbé Henri de Bernières.

C'est de Germain Morin et de Louis Jolliet qu'il est ici question. Tous deux portaient l'habit ecclésiastique. M. Morin fut le premier prêtre canadien dans l'ordre chronologique. Il fut ordonné le 19 septembre de cette même année (1665). (1)

Le talent artistique de Jolliet paraît avoir été très réel, et dut être remarqué — utilisé peut-être — par Monseigneur de Laval, qui attachait une juste importance au rôle de la musique dans la liturgie. On peut affirmer, en tout cas, que les dispositions musicales du jeune clerc surent résister au temps, à l'inverse du dilettantisme des collégiens, qui, d'ordinaire, s'éteint avec la lecture du dernier " Palmare " du cours d'études. Entre son voyage historique au pays des Illinois et ses grands voyages à la baie d'Hudson et au Labrador, nous retrouvons Louis Jolliet " jouant des orgues " dans la cathédrale de Québec et recevant un témoignage de la reconnaissance de ses auditeurs, comme il sera dit plus loin. (2)

Nous avons dit que le jeune séminariste avait continué son cours classique chez les Jésuites et qu'il y étudiait la philosophie. On lit dans le " Journal des Jésuites " du mois de juillet 1666 :

" Le 2, les premières disputes de Philosophie se font dans la Congrégation avec succès. Toutes les puissances s'y trouvent ;

(1) Le deuxième prêtre canadien, Charles-Amador Martin, fils d'Abraham Martin dit l'Écossais, était aussi musicien. Il composa l'office de la Sainte Famille, ainsi qu'il est dit dans un manuscrit conservé à l'Hôtel-Dieu de Québec. Bibaud, jeune, s'exprime ainsi à ce sujet : " L'abbé Martin, deuxième prêtre canadien, composa un office divin (*sic*), mots et musique, et Santeuil lui-même, homme qui se persuadait plus facilement de son propre mérite que de celui des autres, fut satisfait du latin de notre compatriote ". M. Bibaud fait ici erreur : c'est l'abbé de Santeuil qui, à la demande de Monseigneur de Laval, composa les paroles de l'office de la Sainte Famille. L'abbé Martin n'en composa que la musique, qui est fort belle.

(2) Les premières orgues de la cathédrale de Québec furent importées de France par Monseigneur de Laval en 1663 ; mais elles ne furent inaugurées que vers la fête de Noël de l'année 1664. On lit à la page 172 de la Vie de Monseigneur de Laval, écrite par M. l'abbé de la Tour : " Sur la fin de l'année 1664 M. l'Évêque fit la bénédiction des trois premières cloches du Canada, qui jusque-là n'avait eu que quelques clochettes : ces cloches furent fondues dans le pays. On commença à se servir des orgues que M. l'Évêque avait apportées de Paris ".

M. l'Intendant entr'autres y a argumenté très bien. M. Joliet et Pierre Francheville y ont très bien répondu de toute la Logique".

Quelles étaient ces puissances dont parle le " Journal " ? — C'étaient — pour les puissances séculières — Alexandre de Prouville, marquis de Tracy, lieutenant-général du roi de France pour toute l'Amérique, appelé ordinairement, quoique improprement, vice-roi; (1) Daniel de Rémy de Courcelles, huitième gouverneur de la Nouvelle-France; Jean Talon, intendant de justice, police et finances, et probablement aussi quelques officiers du régiment de Carignan-Salières.

Monseigneur François de Laval-Montmorency, vicaire apostolique, était sans doute aussi présent à la soutenance, ainsi que M. l'abbé de Bernières, puisque " toutes les puissances " s'y trouvaient. L'évêque, du reste, devait être considéré en cette circonstance comme puissance triomphante. Il triomphait dans la personne de Louis Jolliet, qui était " de sa maison ". (2)

(1) " Alexandre de Prouville, marquis de Tracy, reçut le 19 novembre 1663 la commission de Lieutenant-Général des Armées du Roi, et les fonctions et pouvoirs de Vice-Roi en Amérique, titre dont le comte d'Estrades était titulaire depuis au moins 1661, et que ce dernier semble avoir conservé jusqu'à sa mort, arrivée en 1686. Le comte d'Estrades était alors ambassadeur en Hollande, où il résida en cette qualité jusqu'en 1668. Il eut pour successeur dans la vice-royauté d'Amérique, le comte d'Estrées, dont le fils, Marie-Victor, fut le dernier titulaire". (Harrisse.)

Il ne faut pas confondre le titre de vice-roi en Amérique avec celui de vice-roi de la Nouvelle-France. Voici la liste des vice-rois de la Nouvelle-France, telle que donnée par M. N.-E. Dionne, l'historien de Jacques Cartier et de Champlain:

1. Roberval (1542).
2. De la Roche (1598),
3. Chauvin (1599),
4. De Chastes (1603),
5. De Monts (1603)
6. Soissons (1612),
7. Condé (1612),
8. Montmorency (1620),
9. Lévi-Ventadour (1625).

(2) Quelques semaines plus tard, le 14 septembre 1666, jour de l'Exaltation de la sainte Croix, M. de Tracy partait pour le pays des Agniers, et allait terminer par sa grande expédition la période glorieuse de nos annales, appelée " les temps héroïques du Carada ".

Cette soutenance philosophique du 2 juillet 1666 eut vraisemblablement une influence considérable sur les destinées de Louis Jolliet. Elle le fit surtout remarquer de Talon, — le plus grand des intendants de la Nouvelle-France, — qui, par la suite, voulut utiliser son talent et son savoir-faire pour le service du Roi.

Les études du séminariste touchaient à leur terme. Louis Jolliet se décida à abandonner l'état ecclésiastique, et il débuta dans sa nouvelle carrière par un voyage en Europe (1667). Il fit la traversée dans le vaisseau de guerre "Saint-Sébastien," qui ramenait M. de Tracy en France, et ce fut peut-être à l'instigation du "vice-roi" ou de l'intendant Talon, et dans le but de poursuivre certaines études spéciales, qu'il passa ainsi dans l'ancien monde. Ce voyage d'outre-mer était, dans tous les cas, une excellente préparation au cours d'hydrographie que Jolliet devait donner plus tard.

Le "Saint-Sébastien" quitta la rade de Québec le 28 août 1667.

Quels étaient alors les projets du futur explorateur? Nul ne peut le dire avec certitude; mais les événements prouvèrent qu'ils n'avaient rien que de noble et de viril. Jolliet était de la race des forts, et chez les hommes d'élite la vertu et la force sont inséparables. "Ce fut sans doute avec une profonde sagesse, dit Joseph de Maistre, que les Romains appelèrent du même nom la force et la vertu. Il n'y a en effet point de vertu, proprement dite, sans victoire sur nous-mêmes, et tout ce qui ne coûte rien ne vaut rien". Les combats intérieurs sont souvent les plus difficiles à soutenir; et l'histoire, qui d'ordinaire ignore ces combats, ne connaît pas complètement les héros dont elle parle et n'en donne que des images imparfaites.

Ernest Gagnon.

(A suivre)

## LE ROMAN DE DEUX POETES <sup>(1)</sup>

(Suite)

### III

Lorsque commença la correspondance entre les deux poètes, le 10 janvier 1845, la renommée avait proclamé leur génie avec des appréciations très diverses ; la popularité de la jeune femme dépassait de beaucoup celle de l'homme qui allait prendre une si grande place dans sa vie ; cependant, pour un cercle restreint qui s'est bien élargi depuis, Robert Browning était d'ores et déjà considéré comme une des gloires poétiques de son pays. Miss Barrett comptait parmi ses admirateurs ; elle l'avait dit dans une de ses poésies ; Browning, encouragé par un de leurs amis communs, M. Kenyon, quelque peu parent d'Élisabeth, lui écrit pour la remercier. Dès la première ligne, il entre de plain-pied en matière : " Chère miss Barrett, j'aime vos livres et je vous aime aussi. " Il a cherché matière à critique, ou plutôt à conseil, et il ne peut qu'admirer " la musique étrange et fraîche, la richesse du langage, le sentiment exquis, la pensée nouvelle et courageuse."

Elle est touchée : " La sympathie lui est chère, très chère, mais celle d'un poète, et de quel poète ! est pour elle la quintessence de la sympathie ! "

Pendant la première période de ce commerce épistolaire, c'est-à-dire de janvier au 20 mai, la correspondance est surtout littéraire et rétrospective. Miss Barrett ne

(1) Voir la REVUE CANADIENNE du mois de décembre 1899.

pourra le recevoir qu'au printemps. Depuis *cinq ans* elle n'a pas quitté sa chambre aux rideaux épais, et son énorme correspondance a été écrite, comme ses œuvres, sur la chaise longue où elle vit étendue. Presque toute sa conversation a eu lieu sur le papier : " Les hivers m'enferment comme ils ferment les yeux des marmottes ; au printemps nous verrons. Je suis tellement mieux, que je semble me tourner de nouveau vers le monde du dehors... Pour moi, malheureusement, le perce-neige est comme la neige, si froid sous les pieds ! Je ne crois plus à la voix des tourterelles ; le vent d'est souffle si fort ! Avril est un Parthe armé de sa flèche, et mai (le commencement du moins) un espion dans le camp ! " En attendant, les nouveaux amis se révèlent l'un à l'autre. Elle demande à voix basse, " comme on doit faire quand on va mendier, " d'être éclairée sur ses défauts, sans toutefois promettre une soumission absolue, car elle ne prétend pas à une douceur sans bornes devant la critique, surtout quand on la prie de changer son style, comme si Buffon n'avait pas dit : " Le style, c'est l'homme ! "

Tout de suite, elle déclare à Browning qu'elle désire savoir le plus possible de ce qui est lui, car toujours elle a été impatiente, s'attendant à ce que la foudre fût aussi prompte que l'éclair. Elle le place très haut et le lui dit : " Vous voyez deux mondes à la fois, ou, pour me servir du langage des écoles du jour, vous êtes à la fois subjectif et objectif dans vos habitudes d'esprit. Vous pouvez jouir de la pensée abstraite et de la passion humaine dans le sens le plus passionné. Cela vous donne une immense puissance artistique... Et puis vous êtes hautement *masculin*, et moi, femme, j'ai étudié avec envie certains de vos " modes de langage " et de vos intonations comme des choses qui me sont inaccessibles. " Néanmoins, elle ne se prive pas de lui dire aussi, en s'unissant à lui pour adoucir la critique : " On dit de vous et de moi que nous aimons

l'obscurité et que nous nous servons de la langue des sphinx, et vraiment quelques-uns de vos arguments le méritent." Quand bientôt il lui propose de travailler ensemble, elle lui répond qu'elle en sera trop heureuse, mais qu'on dira : " C'est de l'obscurité multipliée par deux ! " Plus d'une fois elle revient sur la nécessité d'avoir un peu plus pitié du lecteur, de ne pas lui cacher, comme par malice, tant de beautés trop enveloppées de voiles, de ne pas choisir, comme à plaisir, des titres qui déroutent.

Ses conseils ne restèrent pas sans effet, et c'est en grande partie à son influence qu'il faut attribuer la conversion de Browning à un style moins apocalyptique et par conséquent le plus grand succès de ses dernières œuvres. Elle l'en félicite dans une lettre qui contient cependant encore quelques réserves. " Je soutiens, dit-elle, que ceux qui se plaindront cette fois d'obscurité, sont aveugles."

Miss Barrett n'était pas exempte de ces inspirations difficiles à pénétrer, et si elle aida Browning à écarter ses nuages, elle les prit parfois, et, sous son influence, un peu trop à son compte.

Au reste, il se montre à la fois modeste, plein de sérénité devant la critique qui, jusque-là, ne l'a certes pas épargné et en même temps plein de foi en sa vocation. " J'écris, dit-il, parce que j'ai la conviction que c'est mon devoir et persuadé qu'en dépit des défauts et des insuffisances, tout bien considéré, je fais de mon mieux ; ceci est pour *moi*, et cela étant, dussé-je ne pas être écouté par une seule créature humaine, j'espère que je n'en serais pas affecté. . . Mais il est advenu que j'ai rencontré un accueil beaucoup plus empressé et plus bienveillant que je n'aurais pu m'y attendre. Les louanges sincères ne m'ont jamais manqué. . . Je suis satisfait de la part qu'on m'a faite. J'ai été gâté de telle sorte en ce monde, que je me dis souvent que si, aujourd'hui, je mettais en danger tout mon bonheur à venir, je n'aurais cependant pas vécu en vain."

Ils se comprennent bien vite ces deux grands artistes ; ils sentent et font sentir qu'un élément nouveau et très puissant est entré dans leur vie. Tout de suite elle lui demande de la traiter en *bon camarade*, en *confrère*, *si toutefois* elle ose se ranger à côté de lui, car tous deux ont placé très haut l'art auquel ils se sont voués ; tous deux ont la volonté bien arrêtée de le servir et la même indifférence quant à une prompte popularité. . . Si l'œuvre en est digne, elle sera honorée pendant ou après la vie de son auteur ; cela doit lui suffire. Cette communauté, cet échange d'idées agit promptement sur Élisabeth Barrett. Elle se reprend "aux espérances aveugles. Il est bon, n'est-il pas vrai, de voler vers la lumière, dût-on se meurtrir les ailes aux vitres de sa fenêtre ?" " Je ne suis pas naturellement découragée et après un long apprentissage d'amère souffrance morale et un long emprisonnement, j'en sors ayant appris deux leçons : la sagesse d'être gaie et le devoir des relations sociales. L'angoisse m'a enseigné la joie, la solitude m'a fait apprécier la société, la réaction a été naturelle et saine. En somme, je peux dire que le monde me semble d'autant plus beau, que j'en ai été plus privée. J'aime à vous entendre témoigner de votre bonheur. Il est évident que les grandes afflictions naturelles vous ont été épargnées, ces afflictions contre lesquelles nous avons tous à lutter tôt ou tard. Donc nous nous tournons vers vous pour vous demander consolation et doux encouragement. Rappelez-vous, cher monsieur Browning, que vous devez votre joie sans blessures à Dieu et que c'est une dette à payer au profit de son monde. Écrivant entre amis (vous dites que nous le sommes), je dois avouer que je connais aussi peu que vous ce genre de chagrin qui passe pour être le plus amer : la cruauté du monde, ses trahisons, les indignités des plus aimés. Il me semble, d'après ma propre expérience, qu'il y a de la bonté partout, en proportions



diverses, et plus de tendresse de cœur que ne le prétendent les moralistes. On a été bon pour moi, même sans me comprendre ; on a eu pitié de moi, même sans m'approuver. Les critiques eux-mêmes se sont métamorphosés pour moi ; d'ours, ils sont devenus colombes ! Je n'ai pas de mal à dire de votre monde, quoique je n'en sois pas encore, et j'en ai la crème en votre amitié... Que vous êtes bon ! Avec quelle douceur vous me parlez ! Certaines choses que vous dites sont très touchantes, d'autres me surprennent, et quoique j'aie conscience que vous exagérez ce que je peux être pour vous, cependant il m'est délicieux de penser, bien éveillée, que vous êtes mon ami ! ”

Quand on considère que cette lettre est parmi les premières, on voit que le charme se hâte d'opérer. L'intérêt si vif et si évidemment sincère que Browning témoigne à son amie invisible, agit sur elle comme un merveilleux tonique. Elle l'entretient avec confiance de son passé comme de ses projets de travail pour l'avenir. Répondant à ce qu'elle lui a écrit sur le devoir social, il lui dit : “ Ainsi donc vous prenez goût à la société et pensez que vous en jouiriez ? Je l'ai toujours détestée ; je m'y suis résigné ces six et sept dernières années, de crainte, en l'évitant, de laisser échapper, au bon moment, des observations utiles et de ne découvrir ma faute que trop tard. Et maintenant que j'ai accompli la plus grande partie de ma tâche, une maisonnette et un jardinet me suffiraient. Les livres mêmes ne m'intéressent plus guère ; je préfère la vie et les tableaux qu'elle présente aux livres qui parlent d'elle.” Sur ce, Élisabeth se met à comparer leurs deux existences. “ Vous paraissez avoir bu toute pleine la coupe de la vie pendant que le soleil brillait ; ma vie a été tout intérieure, ou avec la *douleur* en guise de forte émotion. Avant d'être enfermée par la maladie, je l'étais déjà, et parmi les plus jeunes femmes du monde, il en est peu qui n'aient pas vu, entendu,

connu la société plus que moi, qu'on peut à peine appeler jeune à présent. J'ai grandi à la campagne, sans ressources de société, le cœur dans mes livres et la poésie, mon expérience faite de rêveries. Mes sympathies s'inclinent vers la terre comme un chèvrefeuille sans soutien et, excepté *un seul*, dans ma maison... Mais je ne peux pas parler de cela ! C'était une existence solitaire et la vie domestique bourdonnait doucement autour de moi comme les abeilles dans l'herbe. Le temps passait ainsi, et lorsque survint ma maladie, lorsque je me vis sur la lisière du monde, tout paraissant fini, n'ayant plus l'espoir de franchir le seuil d'une chambre à l'autre, je pensai avec quelque amertume, que j'étais restée aveugle dans ce temple que j'allais quitter, que je n'avais rien vu de la nature humaine, que mes frères et sœurs de la terre n'étaient pour moi que des noms, que j'avais passé, les yeux bandés, sous les étoiles ; que je n'avais aperçu ni une haute montagne, ni un grand fleuve, rien par le fait, et il était trop tard ! Comprenez-vous aussi quel désavantage cette ignorance est pour moi au point de vue de mon art ? Si je continue de vivre sans échapper à cette réclusion, je suis en quelque sorte *un poète aveugle* !... Mais tout murmure est chose vile. Nous devons tous remercier Dieu de la mesure de vie qu'il nous donne et la trouver suffisante. Je vous écris tout ceci afin que vous puissiez bien me comprendre, lorsque je dis que j'ai vécu toutes mes principales joies et presque toutes mes émotions personnelles, dans la poésie seule. Si j'aime écrire ! Mais sans doute ! C'est la vie pour moi ! Car vivre ce n'est pas manger, boire, respirer ; c'est sentir la vie courir dans toutes les fibres de l'être passionnément, joyeusement. ” Et c'est ainsi que l'on vit en écrivant ; pas toujours, mais tant que la roue tourne et que la marche des idées est ininterrompue. ”

Au milieu de ses épanchements, elle s'écrie, dans sa franchise naïve : “ Que c'est délicieux de parler de soi !

Mais comme vous m'avez tentée, j'ai mordu au fruit et vous supplie de pécher à votre tour !”

Il ne demande pas mieux. En réponse à ses projets de travail, il lui trace un plan de drame sur Prométhée, si beau, si grandiose, qu'on regrette qu'il ne l'ait pas exécuté lui-même. *Elle n'ose pas*. “ Et puis, ajoute-t-elle, j'incline à croire que nous avons besoin de *formes* nouvelles aussi bien que de pensées. Les anciens dieux sont détrônés. Pourquoi retournerions-nous aux vieux moules *classiques*, comme on les appelle improprement ?... Aspirons plutôt à *la vie*, et que les morts enterrent leurs morts. . . Mon intention principale pour le moment, est d'écrire une sorte de roman-poème complètement moderne, faisant irruption à travers nos conventions sociales, nos salons et autres lieux “ où les anges ne pénètrent pas,” et de la sorte rencontrant face à face et sans masque, l'humanité du siècle et exprimant la vérité sans ambages, telle que je la conçois. Voilà mon intention ; elle n'est pas encore assez à maturité pour mériter le nom de plan.” On voit poindre l'idée d'*Aurora Leigh*.

Naturellement Browning applaudit : “ L'œuvre neuve, hardie, vivante qu'elle médite et décrit, est le seul poème qui doit être entrepris par elle ou par quiconque est vraiment poète ; la seule réalité, le seul service effectif à rendre à Dieu et aux hommes. C'est ce qu'il a toujours rêvé de faire, ce qu'il peut maintenant espérer faire, puisqu'elle collaborera avec lui.”

Ce n'est pas le moindre intérêt de cette correspondance, qui en a de plus d'une sorte, que de suivre la marche des deux illustres auteurs dans leur voie littéraire, celle de Browning surtout, car Élisabeth Barrett, absorbée par la joie de se sentir revivre, travailla peu durant ces dix-huit mois de résurrection à la fois si heureux et si troublés ; lui, au contraire, semble avoir puisé dans sa joie nouvelle un stimulant, une sorte d'ivresse sacrée qui

surexcita sa puissance créatrice, et ceux qui voudront désormais l'étudier au point de vue de son œuvre, trouveront dans ses lettres des lumières précieuses. Il produit sans relâche et soumet tout au jugement de son amie. Les qualités et les défauts de ses vers passent dans sa prose ; c'est un bouillonnement de cataracte, les idées surabondent, se précipitent en torrent les unes sur les autres, s'enchevêtrent, se brisant parfois sur les pierres des rapides, produisant d'autres fois des effets magnifiques.

Si miss Barrett eût été une adroite coquette, elle ne s'y fût pas mieux prise pour surexciter l'impatience de Browning ; on la sent croître de page en page, et l'amitié se fait de plus en plus tendre. La *chère miss Barrett* devient *ma bien chère amie, mon amie à moi !* Il implore des bulletins de santé ; elle le gronde câlinement de son excès de travail, de ces imprudences, car il souffre de maux de tête ! Il ne sait comment exprimer sa reconnaissance, et elle ne veut pas être remerciée ; c'est un combat de générosité qui ne finira plus. " Vous êtes généreux et impétueux, cela je le vois et le sens, dit-elle, mais, loin de me méfier de vous, je déclare avoir foi en votre entière et pure loyauté autant que si je vous connaissais personnellement depuis autant d'années que j'en ai passé à apprécier votre génie."

Enfin l'heure sonne, et plus tard. Browning lui signifiera que son jour de naissance n'est plus le 7, mais le 20 mai !

#### IV

Ils se sont vus enfin, et cette femme de trente-six ans, l'aînée de son ami, comme elle s'est empressée de le lui faire savoir, cette femme abattue par une langueur dont elle n'espère plus beaucoup guérir, dont la voix est un murmure, qui ne peut se tenir debout, que l'on porte comme une enfant lorsque, par hasard, elle quitte son appartement, cette femme qui a perdu tout son éclat, mais conservé tout son charme, va être adorée autant que

Laure, Béatrice, Juliette et les plus jeunes et les plus belles le furent jamais.

Deux jours après leur entrevue, Browning lui écrit pour mettre sa vie entière à ses pieds. En plongeant son regard dans ces yeux où se reflète toute la beauté de l'âme, il s'est aperçu qu'il aimait, non pas d'amitié, mais d'un amour à la fois idéal et humain, et il l'a avoué.

Effrayée, troublée jusqu'au fond du cœur, Élisabeth lui répond : " Vous ne savez pas la douleur que vous me causez par votre exaltation et vos folles paroles ; vous ne les répéterez pas, même pour les désavouer, mais vous oublierez immédiatement et pour toujours les avoir jamais dites, et elles mourront entre nous... Vous ne pouvez pas oublier que je suis dans la position la plus exceptionnelle et que c'est grâce à elle que je peux vous recevoir comme je l'ai fait mardi... Si vous tentiez de répondre un mot à ceci, ou d'y faire seulement allusion, *je ne devrais, je ne voudrais plus vous revoir*, et vous me donneriez raison plus tard."

Browning se soumit en acceptant l'amitié qu'on lui offrait. En lui renvoyant sa lettre, Élisabeth le pria de la brûler ; il obéit. Au mois de novembre de la même année, comme elle l'interrogeait à ce sujet, il répliqua : " Avez-vous pu croire que cette lettre insensée ait vécu un seul instant après m'être revenue ? Je la brûlai en lui criant : " C'est bien fait ! " Pauvre lettre ! Et pourtant j'aurais été blessé si l'on m'avait dit alors que je pourrais un jour vous aimer davantage ! "

Les choses avaient marché depuis, et le chemin parcouru était long !

La santé d'Élisabeth n'était pas la seule difficulté de sa situation. La famille Barrett formait, sous le toit paternel, une véritable tribu despotiquement gouvernée par le père. L'absolutisme de tous les anciens patriarches réunis n'aurait pas égalé celui de cet ex-plantieur, dont

les enfants avaient remplacé les nègres. “ La racine du mal est une misérable et fausse conception des limites, du caractère, des droits paternels. C’est une erreur de l’intelligence plutôt que du cœur, prétend d’abord sa fille... Ses enfants sont des choses à lui, envers lesquelles il n’a pas de devoirs, mais qui lui doivent tout, y compris l’abandon complet de leur destinée. Le crime suprême, la trahison sans pardon possible, c’est la pensée de se marier ! Si nous avons tous notre grain de folie, là est celui de M. Barrett, et comme ses fils dépendent entièrement de lui (ses filles sont plus indépendantes, grâce à l’héritage laissé par un oncle), comme ses colères sont terribles et ses rancunes intraitables, tous tremblent devant sa tyrannie. Autant qu’il peut aimer, il a aimé sa fille aînée ; il a été fier d’elle, et elle l’a placé sur un piédestal imaginaire, en lui sacrifiant sans peine une volonté dont elle ne pouvait guère faire usage. Sa santé et la *littérature* lui ont valu, à part cela, beaucoup de liberté ; confinée dans son appartement, elle y reçoit ses rares visiteurs quand et comment elle le veut ; car il se montre bon prince et plutôt généreux quand on ne transgresse pas ses ordres. Il ne s’oppose même pas à ce qu’on flirte avec ses filles, pourvu que cela n’aboutisse à rien. L’idée qu’elles ont un cœur qui peut se mettre à battre pour quelqu’un ne lui entre même pas dans la tête. Il faut donc beaucoup de prudence, et dès que l’intimité s’établit entre Élisabeth et Browning, la contrainte se fait sentir. Heureusement, M. Barrett sort beaucoup, a des affaires dans la cité. Il y a aussi les anciens amis dont il ne faut pas éveiller la jalousie, sans compter que deux êtres aussi épris que nos héros ne sauraient se contenter de visites en public.

Marie Dronart.

(A suivre)

# L'HOPITAL GENERAL DE ST-BONIFACE

DE LA RIVIÈRE-ROUGE.

(1844)

---

(*Suite*)

---

## CHAPITRE CINQUIÈME

### L'ÉPREUVE

Le Seigneur a deux manières de visiter ses élus, nous dit le livre divinement inspiré : "C'est par la consolation et l'épreuve".

Jusqu'ici, une suavité céleste a rempli l'âme de nos amantes de la croix, au milieu des misères et des fatigues ; cependant, le Divin Maître veut plonger ces bonnes âmes dans le creuset des tribulations, afin de les épurer et d'agrandir leur vertu jusqu'à l'héroïsme.

Le guide voulant remettre à la voile venait de crier avec force : "Embarque, embarque". Les Sœurs descendent en toute hâte du rocher, Sœur Lagrave est non moins empressée, mais son pied gauche glisse entre deux pierres, elle tombe dessus sans pouvoir se relever. Ses compagnes veulent lui porter secours, mais leurs efforts sont inutiles. C'est un poids lourd et ses douleurs sont atroces. Deux hommes alors la prennent avec soin et la transportent dans le canot.

"Vous voyez que le Bon Dieu nous honore de sa croix, écrit la pauvre supérieure à sa communauté de Montréal : je l'en remercie de tout mon cœur ; cependant, cette croix m'eût été moins sensible à notre arrivée qu'à mi-chemin. Que la volonté divine s'accomplisse !"

Tout l'équipage fut comme atterré de cet accident. On ne chantait plus, de crainte de fatiguer la bonne grosse Sœur qu'on respectait et qu'on estimait à cause de son humeur toujours joyeuse. " Bien sûr, se disaient les bateliers, elle ne nous fera plus entendre ses beaux cantiques." Ils s'empressaient de la soulager et de la transporter avec précaution, aux divers campements. Afin que ces services fussent moins onéreux, ma Sœur Lagrave consentit bien volontiers à passer tout le jour dans le canot et à ne se laisser débarquer que le soir. A l'heure des repas, qu'on prenait ordinairement sur les grèves, ses Sœurs lui apportaient sa portion préparée avec une fraternelle sympathie. A la fin de la journée, tandis que les hommes se disposaient à transporter la pauvre victime sur la rive, ses Sœurs lui préparaient sous la tente, un lit moins dur aux dépens de leurs privations personnelles. Un grand calme régnait autour de la chère estropiée. Quant à elle, son âme nageait dans la patience et l'abandon. Elle souffrait beaucoup et l'on ne pouvait la soulager autrement qu'en lui jetant, à une grande hauteur, de l'eau sur le pied. Mais ce qui oppressait le plus son cœur sensible et bon, c'était la peine que l'on prenait de son infirmité et les fatigues qu'on s'imposait pour calmer ses douleurs. Elle s'efforçait d'être gaie et encourageait les bateliers à reprendre leurs joyeuses chansons. Elle eut aussi le courage de terminer sa lettre comencée sur le rocher du lac Huron. Nous remarquerons de plus en plus la placidité de son âme.

" En commençant ma lettre, je m'attendais peu à l'accident qui m'est arrivé; je vous disais que la tête me tournait sur le rocher du lac Huron, maintenant ce sont les pieds. J'ai fait une chute assez sérieuse: en me disposant à embarquer, mon pied gauche a glissé *gauchement* puisqu'il m'a fait tomber sur lui. La douleur fut si vive que je le croyais broyé en plusieurs pièces. On m'a transportée dans le canot où je ne trouvais guère de soulagement. Mais que faire? Remercier le Bon Dieu. C'est une portion de la sainte croix que je dois accepter. Nous serons huit jours probablement sans faire aucun



" portage. Le Bon Maître qui m'éprouve me guérira peut-être  
 " dans cet intervalle. Dans la soirée du jour où je me tressaillis  
 " le pied, nous fîmes halte au fort de la Cloche, M. Cameron  
 " nous reçut avec une politesse exquise. Il mit à notre disposi-  
 " tion une maisonnette où nous trouvâmes un bon feu; nous  
 " en avons besoin. Aussitôt qu'on put m'étendre dans cette  
 " chaumière, je reçus la visite de plusieurs métisses et sauva-  
 " gesses. Vous ne sauriez croire le plaisir que j'en éprouvai.  
 " J'embrassais les mères et les enfants, me croyant déjà à la  
 " Rivière-Rouge, mon pays d'adoption. Elles paraissaient af-  
 " fligées, ces excellentes femmes, de me voir souffrir. Nous par-  
 " tîmes le lendemain matin à quatre heures; elles revinrent en-  
 " core avec leurs maris et nous conduisirent jusqu'au rivage.  
 " Je termine, mes chères Sœurs, je souffre beaucoup et je suis  
 " gelée."

" Votre affectionnée,

" Sr LAGRAVE."

Ce que cette bonne Sœur ne dit pas dans sa lettre, c'est qu'au moment de l'accident tout l'équipage consterné de son état, comme on l'a dit, avisa au moyen de trouver un rebouteur qui pût lui remettre les nerfs sur le pied. On imaginait une luxation ou une fracture, tandis qu'il n'y avait réellement qu'une très forte entorse. A cette fin tous les regards se fixèrent sur les côtes pour y découvrir quelque habitation. Soudain une chaumière se dessine dans le lointain. " Nageons vite, s'écria le gouvernail, nous trouverons peut-être là-bas un *ramancheur*; et, *prestissimo*, les rames font glisser l'esquif sur les longues vagues du grand lac. On amarre à l'endroit où rayonne l'espoir. Un homme se présente, il se dit très habile. Hélas ! tout son art eut pour résultat d'aggraver le mal et d'augmenter les inquiétudes des Sœurs. Après les premiers essais de ce charlatan, la supérieure retira adroitement la pauvre victime de son traitement empyrique; mais une fièvre brûlante vint se joindre aux douleurs bien aiguës de la patiente; elle perdit le sommeil et l'appétit. L'inflammation et l'enflure montèrent du pied à la jambe.

On continua pourtant à voguer plusieurs jours encore pour arriver enfin au saut Sainte-Marie, qui est comme un chenal qui joint le lac Huron au lac Supérieur.

Le Sault-Sainte-Marie miroitait dans la pensée des Sœurs depuis plusieurs jours. C'est à ce poste que maître Doré va remettre à d'autres mains, la conduite de l'expédition. Il a magnifiquement rempli sa tâche. Il retourne au pays. . . On va le charger de lettres.

On le sait, plus on s'éloigne de son foyer, plus vif est le souvenir. Rencontre-t-on quelque objet qui provoque ce penser, on l'interroge comme s'il pouvait répondre. Souvent n'a-t-on pas confié à un nuage qui descend, à l'oiseau qui vole vers l'horizon disparu, un message d'amitié?

Quelle consolation plus douce, quand c'est à un ami qu'on fait part des sentiments que l'on veut redire à la famille.

Les chères missionnaires avaient cette satisfaction. En les quittant, M. Doré se chargeait de leur correspondance.

Elles le voyaient partir à regret, il avait été si bon pour elles.

“ Nous avons trouvé un autre M. Laramée (1) dans M. Doré, écrivait la reconnaissante Mère Valade. Il nous a prévenues d'attentions bienveillantes. Il s'est efforcé de nous adoucir les aspérités de la route et les ennuis de l'embarquement et du débarquement, que l'on ne fait pas sans crainte.”

Une rencontre inattendue et même inespérée va faire une heureuse diversion aux pensées sombres et mélancoliques qu'apporte chez nos voyageuses, le départ de maître Doré.

Quelle n'est pas leur surprise de remarquer parmi les personnes qui viennent les recevoir au rivage, deux prêtres qu'elles reconnaissent et dont la présence au Sault, est pour elles inexplicable. Ce sont les abbés Lafèche et Bourassa, compagnons de Mgr Provencher, qui, partis de Montréal avec lui, le 27 avril, devraient être déjà rendus à Saint-Boniface avec Sa Grandeur.

(1) Trois bons menuisiers de Montréal, Joseph, Antoine et Hippolyte Laramée, rendirent de grands services aux Sœurs Grises. C'est d'Hippolyte que parle ma Sr Valade. Bon et véritable chrétien, il s'est acquis une fortune et une grande respectabilité par son talent et sa conduite exemplaire.

Une lettre de M. l'abbé Lafèche (1) à l'un de ses amis de Nicolet, va si bien nous dire la raison de leur retard, que nous allons en faire quelques extraits.

“ Sault-Sainte-Marie, 13 mai 1844.

“ Cher ami,

“ Pour le coup, tu ne pourras pas m'accuser de paresse, et si  
 “ je me trouve ici stationnaire pendant quelques jours, tu vas  
 “ voir que mon temps est bien employé. Nous avons quitté  
 “ Lachine le 27 avril, vers midi. Nous fûmes salués au départ  
 “ par les hurras mille fois répétés, de plusieurs centaines de  
 “ personnes accourues des environs. Notre flotte se composait  
 “ de deux canots montés chacun de quatorze nageurs, tous  
 “ Canadiens et Iroquois, à l'exception de deux jeunes Irlandais.  
 “ Le temps était magnifique, et la surface de l'eau comme un  
 “ beau miroir. A la gaieté qui brillait sur tous les visages de  
 “ nos compagnons on les aurait plutôt pris pour des hommes  
 “ qui partaient pour un parti de plaisir, que pour des voyageurs  
 “ qui commençaient un trajet pénible de 600 lieues, à travers les  
 “ lacs et les forêts.

“ Je renvoie à une autre fois les détails plus circonstanciés  
 “ de mon voyage. . . . .

“ A notre arrivée au Sault on est venu nous annoncer à  
 “ notre grande surprise (à M. Bourassa et à moi) qu'il fallait  
 “ nous séparer de nos compagnons de voyage pour attendre  
 “ les canots chargés. La cause de ce dérangement venait de ce  
 “ que M. Christie, nommé gouverneur de la Rivière-Rouge,  
 “ devait se rendre au plus tôt à son poste, avec sa famille. Il  
 “ lui a fallu prendre passage dans notre canot. Ce petit contre-  
 “ temps nous a été très sensible, vu surtout qu'il fallait nous

(1) Qui ignore que ce jeune abbé Lafèche, missionnaire de la Rivière-Rouge en 1844, fut plus tard l'illustre Mgr Lafèche, évêque des Trois-Rivières, dont le souvenir est resté en vénération non seulement dans sa ville épiscopale, mais encore dans tout le pays et bien plus particulièrement parmi les populations du Nord-Ouest. Il fut pour les pauvres Sœurs éprouvées l'ange consolateur, on pourrait dire un autre archange Raphaël qui les protégea à l'heure du danger.

“ séparer de Monseigneur, qui a continué sa route. Probablement qu'il ne le sera pas autant pour nos courageuses Sœurs qui ne se sont mises en route, sans prêtres, qu'avec beaucoup de répugnance. La Providence avait aussi d'autres vues, en nous retenant ici quelques jours. Nous avons fait 28 bâtonnets et entendu quelques confessions.

“ Je suis toujours plein de courage et de santé, ainsi que mon compagnon.

“ Ton plus sincère ami,

“ L. Lafèche, prêtre-miss.”

D'autres détails bien édifiants dans l'exercice du ministère remplirent la longue semaine que les deux jeunes prêtres passèrent au Sault-Sainte-Marie. Néanmoins il leur tarde de voir arriver les canots qu'ils attendent. Voici le “ post-scriptum ” ajouté à la lettre de M. Lafèche :

“ P. S. — Enfin, après une semaine d'attente, voici nos canots qui arrivent. Le temps est magnifique. Pendant notre station ici, nous nous sommes retirés chez M. Balenden, bourgeois de la compagnie, homme très poli et qui a eu pour nous, tous les égards possibles.”

“ L. Lafèche, prêtre-miss.”

Quels ne furent point la joie, la confiance et le soulagement des pauvres Sœurs à la rencontre des deux compagnons de Mgr Provencher. La divine Providence semble les avoir retenus au Sault-Sainte-Marie pour les consoler ; ils vont voyager avec elles jusqu'à leur arrivée à Saint-Boniface ; elles craindront moins le danger.

Quelques heures de repos dans ce fort leur donne l'avantage d'en connaître la situation. C'est un centre où la civilisation commence à s'introduire. Depuis leur départ d'Ottawa, rien autre chose ne s'est présenté à leurs regards que des rivages sans culture, des rochers abrupts, des lieux inhabités. Ici, au Sault, il y a de la vie. Elles remarquent un bon nombre

de familles canadiennes qui semblent heureuses d'accueillir les prêtres et les sœurs. La poignée de main qu'on leur donne témoigne d'une sympathie vraiment nationale.

On l'a dit, le saut Sainte-Marie est le point qui unit le lac Huron au majestueux lac Supérieur. A cause de son étendue on ne peut le traverser en canot, mais on le côtoie dans la partie nord et la distance que l'on est obligé de faire, rend la navigation plus longue. Le parcours peut être de 140 lieues.

Bien qu'avec quelques serremments de cœur probablement, nos missionnaires ne répugnèrent point à se rembarquer.

Qu'on nous permette de recueillir encore ici, quelques lignes de la narration de Mgr Taché :

“ Quand on voit le lac Supérieur, on n'est plus surpris de la grandeur et de la majesté du Saint-Laurent. D'une source aussi pure qu'abondante, il ne peut sortir que notre beau fleuve et le roi des lacs a besoin du roi des fleuves pour porter à l'Océan le tribut de ses eaux. Il y a dans le lac Supérieur, ajoute encore l'illustre et regretté archevêque, beaucoup moins d'îles que dans le lac Huron : ce qui augmente pour les canots, les difficultés si grandes de la navigation. Lorsque cette immense quantité d'eau est agitée par le vent, il se forme des vagues à peu près égales à celles de l'Océan, au point que les équipages de deux canots à la voile se perdent complètement de vue d'une lame à l'autre. On comprend qu'une écorce de bouleau est un bien faible préservatif contre les flots en furie.”

Cependant, avec de la prudence comme partout ailleurs, il n'y a de danger réel à appréhender que dans la baie du Tonnerre, qui se trouve à la tête du lac.

En attendant ce nouveau soucis, la petite communauté navigue paisiblement dans l'abandon. Tous les soins et les attentions sont pour la pauvre infirme. La Sœur Valade renferme en son cœur toutes ses inquiétudes; elle est silencieuse. Sœur Saint-Joseph s'est constituée l'infirmière infatigable de la patiente, elle multiplie ses adoucissements. Sœur Lafrance ne

cesse de prier ou de parler du ciel et du mérite des afflictions. Tout va bien durant plusieurs jours; bientôt la baie du Tonnerre paraît en perspective, il faut s'y aventurer, la brise est bonne; mais soudain elle entre en furie, les vagues se soulèvent avec force et, se brisant sur les flancs des frêles embarcations, les font osciller si brusquement, que sans un secours du Ciel, la flottille va sombrer au premier choc. Les nautoniers luttent avec une désespérante énergie. Chacun se croit à son heure dernière et recommande son âme aux miséricordes divines. Un morne silence règne sur tout l'équipage. Tout à coup le guide pousse un cri de foi et d'espérance: Priez! priez!

M. Laffèche comprend qu'il faut une prière en commun, des gémissements vers celle que l'on n'invoque jamais en vain. Marie, c'est l'étoile de la mer... et ils vont périr... Il commence aussitôt les litanies de la très sainte Vierge et les canots, guidés par Marie, entrent dans une anse où ils se trouvent à l'abri de l'ouragan. Quelle reconnaissance va-t-on témoigner à la sainte Mère de Dieu? Le chapelet sous les doigts, et à haute voix, on la félicite de son titre incomparable, on la remercie de sa puissante protection. Un temps calme sourit à l'action de grâces; on aborde au fort William.

\* \* \*

*(A suivre)*

## OU TROUVER LE BONHEUR

---

*(Suite)*

— Eh! mais tu as raison, répartit Blanche affectant de chercher dans sa mémoire: de Brive, ce nom-là ne m'était pas inconnu lorsque mon frère nous a présenté son ami. C'est donc à Castel-Fleuri que je l'avais entendu?

— Probablement, répondit Mlle de Lansac en détournant la tête.

Blanche feignait et mentait, la conscience encore troublée. Bien qu'aucun projet tel que celui conçu par Adrien n'ait encore tenté son ambition, dans ses rêves de fille coquette et vaine, elle avait maintes fois murmuré contre le sort qui la tenait éloignée d'un milieu où sa beauté lui eût assuré une place brillante. Depuis le matin elle luttait contre ses scrupules, mais, voyant la réserve de Paulé, elle essaya de se persuader que son amie ne se doutait pas des projets caressés par le père de Jean et qu'elle avait le champ libre pour agir; cela s'accordant fort bien du reste avec sa nature absolue, elle commença sans hésiter:

— Sais-tu que tout semble réuni dans l'ami de mon frère: intelligence, distinction; un extérieur remarquable... et une fortune...

— Oh! même la fortune? exclama Mlle de Lansac dont le beau teint mat se colora légèrement.

— Sans doute, ne faut-il pas penser à tout dans les affaires sérieuses?

Et comme les yeux de sa compagne semblaient l'interroger, Blanche continua:

— Vois-tu, je puis bien le dire à toi, ma meilleure amie, si M.

de Brive demande ma main, je dirai oui tout de suite... Oh! oh! comme te voilà scandalisée!

— Pardon, balbutia Paule, je ne peux m'habituer à ces calculs que je vois faire à tant de jeunes filles, alors qu'elles ne sont pas certaines...

— Que leur espoir est sérieux, acheva Blanche dont la voix éclata triomphante, voilà, justement: j'en suis presque certaine. Crois-tu Adrien capable de me mettre une chimère en tête?... Eh bien, ce matin même il m'a dit: Tout dépend de toi!... Est-ce assez clair?

C'était plus clair, hélas, que Paule ne l'eût désiré; une exclamation de sa compagne la dispensa de répondre: l'âne profitant de leur inattention les ramenait par un chemin détourné à Castel-Fleuri dont les murailles blanches se dressaient devant elles.

— Oh! le paresseux! le vilain sot, criait Blanche cinglant la rude échine de Fanfan, une jolie promenade vraiment!

— C'est pour le mieux, dit Paule avec gaîté, ma tante m'a priée de rentrer de bonne heure pour faire sa correspondance; tu sais, je suis devenue son secrétaire. Arrête la charrette près de la petite vigne, je gagnerai la maison à pied sans allonger ton chemin... bien, merci.

La jeune fille sauta légère sur la route poudreuse, fit un dernier signe d'amitié à Mlle de Versy et pendant que celle-ci satisfaite de son adresse, s'éloignait au petit trot entre deux champs de maïs, elle gagna par un escalier tournant le sommet de la tour carrée. Cet endroit était la retraite favorite de Paule, sa Thébaïde, comme elle la nommait plaisamment. Personne à Castel-Fleuri n'ayant de goût pour la plate-forme crénelée, elle y trouvait une solitude assurée. Que de fois les vieux créneaux traités par elle en véritables confidents avaient été témoins de ses joies et de ses chagrins d'enfant!... Ce jour-là, par une impulsion habituelle, Paule venait se réfugier près d'eux à la première désillusion qui effleurait son âme.

Dans la pensée de M. de Brive, elle n'eût dû être instruite



de son désir de l'unir à son fils qu'à l'époque où tous deux seraient appelés à décider de leur avenir ; mais à la mort du comte, Mme de Vaubell, entraînée par l'émotion et les regrets, avait en quelques paroles irréfléchies, laissé deviner à sa nièce le secret que celle-ci ne soupçonnait pas. Aussi, pendant que la bonne dame, rendue à son calme, croyait naïvement la garder dans son ignorance, Paule, d'abord surprise et attendrie devant cette marque d'affection que semblait lui envoyer de la tombe le vieillard tant aimé par elle, s'était peu à peu habituée à placer sa destinée entière dans ce projet doux et étrange.

Chose rare, en s'implantant dans son esprit, il ne lui avait pas donné un tour romanesque. Mlle de Lansac était une âme saine et forte. Le jeune inconnu auquel dans sa candeur elle était prête à confier son avenir, empruntait surtout son prestige au souvenir du vieux comte, type accompli pour elle de noble bonté ! Mais quelques paroles de Blanche avaient suffi pour tout changer ; maintenant, avec la vaillance inhérente à sa nature, Paulé se tenait là, pressée contre les vieilles pierres amies, cherchant à bien faire pénétrer dans son cœur la réalité cruelle qui lui enlevait ses espérances! . . .

Jean pouvait demeurer si près de Castel-Fleuri sans y être accouru tout d'abord, ne fût-ce que pour y parler de son père à celles qui l'avaient tendrement aimé! . . . Du premier jour, il avait été conquis par la beauté vraiment souveraine de Mlle de Versy ; qui eût osé l'en blâmer? . . . pas certes la loyale Paule. Tout en affranchissant son esprit du rêve qui l'avait longtemps captivé, elle trouvait au jeune homme mille excuses.

— Heureusement, pensa-t-elle pendant que sa petite main pressait son front rasséréné, il ignore le désir de son père, cela pourrait troubler son bonheur ! Allons, Paule, ton imagination t'a emportée trop loin, Jean de Brive est déjà presque le fiancé d'une autre ! Accepte cela comme une fille courageuse, c'est fini! . . . fini !

## III

Ce fut d'un pas ferme que Paule redescendit les vieilles marches de pierre. La porte de la tour ouvrait sur un vaste enclos à usage de potager, mais que les fleurs si vivaces sur le sol gascon avaient à demi conquis : roses, pensées, fuchsias, jasmins de Virginie y poussaient incultes et sans crainte, embaumant ce que l'on nommait " la petite terrasse ". C'était une sorte de renforcement qu'abritaient la tour et le corps du logis ; espace sablé, pourvu d'un mobilier rustique sous une tente à rayures éclatantes.

Paule venait là, certaine d'y trouver Mme de Vaubell en train de se défendre contre la grande chaleur ; mais à peine eut-elle fait quelques pas sous l'abri que ses yeux, d'abord éblouis en passant de la pleine lumière au demi-jour, distinguèrent la silhouette d'un homme à tournure juvénile, debout, une main appuyée au dossier d'un fauteuil : Jean était là, il l'avait vue venir et l'attendait, un sourire illuminant ses traits !

Pauvre petite Paule ! où était en ce moment la joyeuse fermeté qu'elle rapportait de là haut ? et l'aisance gracieuse qui la faisait si accueillante pour les visiteurs ordinaires l'avait-elle donc complètement abandonnée aussi ! . . . Pendant que le jeune comte s'excusait avec tact de se présenter lui-même et expliquait que Mme de Vaubell l'avait quitté un instant pour régler une affaire urgente avec son notaire, il lui sembla qu'elle s'inclinait et s'asseyait avec la gaucherie d'une pensionnaire et que ses quelques mots de bienvenue étaient d'une banalité ridicule !

— Sans doute, Mademoiselle, vous me trouvez très indiscret d'être demeuré quand même, poursuivit gaiement le jeune homme ; j'avoue que, partout ailleurs, au premier mot de notaire je me serais enfui ; mais, à Castel-Fleuri, dans cette bonne vieille maison toute imprégnée encore du souvenir de mon père, et après l'accueil qu'a bien voulu me faire Mme de Vaubell, je me sentais des droits différents . . . j'ai tenu bon, résolu à ne pas m'éloigner avant de vous avoir saluée.

— J'aurais pu vous éviter cette longue attente, Monsieur, je suis rentrée depuis une demi-heure, répondit la jeune fille d'une voix raffermie, malheureusement j'ignorais votre présence ici.

— Et même mon arrivée dans ce pays.

— Non pas; je viens de faire une promenade en compagnie de Blanche de Versy et comme vous êtes l'ami d'Adrien et leur hôte en ce moment, elle m'a annoncé que vous étiez à Chai-Royal.

— Pauvre Chai-Royal, repartit Jean plaisamment, si j'osais céder aux pressantes raisons que me donne Mme de Vaubell, je le quitterais dès demain pour m'installer à Castel-Fleuri.

— Oh! je comprends que vous refusiez et ma tante ne vous en gardera pas rancune, s'écria Paule avec vivacité pendant qu'elle fixait pour la première fois ses yeux veloutés sur le jeune docteur un peu décontenancé.

— Je n'ai pas entièrement décliné l'invitation de madame votre tante, Mademoiselle, il est convenu qu'après mon séjour chez Mme de Versy, je viendrai prendre possession de la chambre qu'a si souvent occupée mon père... à moins que cet arrangement ne vous soit particulièrement désagréable, ajouta-t-il après une légère hésitation.

Jamais peut-être Paule n'avait vu avec une plus entière satisfaction apparaître le visage rose de Mme de Vaubell quand cette dernière, rentrant par une porte au fond de la terrasse, la dispensa de répondre et d'expliquer son exclamation malheureuse. Mais Jean avait trop de finesse pour ne pas deviner sur le jeune visage inhabile à feindre, ce naïf contentement. Il en conclut que sa dernière question avait déplu à la jeune fille et qu'elle ne verrait pas d'un œil charmé son séjour à Castel-Fleuri. Évidemment, les sentiments de la tante et ceux de la nièce à son égard ne se ressemblaient guère; chez l'une les marques chaleureuses d'une affection quasi maternelle, des paroles attendries au seul nom de son père; chez l'autre, la politesse apprise d'une jeune fille bien élevée et dont l'inexpé-

rience lui avait laissé voir dans un mouvement enfantin, des dispositions peu flatteuses pour lui. Quelle différence avec le gracieux accueil que Blanche lui avait fait !

Mme de Vaubell, vêtue d'une robe fort simple, la neige de ses cheveux blancs élégamment crépelés, avait grand air, malgré son exubérance toute méridionale.

— Que vient de m'apprendre la vieille Elvire ? dit-elle gaiement, Mlle Paule faisait concurrence à Mme Malborough et nous nous morfondions en attendant qu'elle revint . . . Tu m'as privée d'une petite satisfaction, mignonne ; je vois que M. Jean s'est présenté lui-même, et moi, j'aurais voulu te dire la première : voilà le fils du vieil ami que tu as tant regretté ! . . . Ah ! mes enfants, que c'est beau de laisser une mémoire chérie comme la sienne ?

Elle s'était laissée tomber sur un siège, et Jean constata que sa nièce baissait les yeux, mais ne répondait pas à ces paroles attendries.

— Ma tante, dit-elle tranquillement, puis-je faire apporter des rafraîchissements ? M. de Brive n'est pas accoutumé à la poussière et à la chaleur qu'on rencontre sur nos routes.

— Eh ! je suis confuse de n'y avoir pas songé moi-même ; excusez-moi, mon cher enfant, le trouble, la joie . . . faut-il qu'une petite fille me rappelle au devoir de l'hospitalité !

Paule quitta la terrasse, laissant sa tante et le jeune homme poursuivre l'entretien ; puis, lorsqu'Elvire eut apporté sur un plateau les éléments du goûter, elle le servit elle-même, s'absorbant à plaisir dans ces menus soins qui lui permettaient de ne mêler que de rares et banales paroles à la conversation.

Par un retour involontaire, Jean se rappela les gais propos de Blanche la veille au soir, ses attitudes charmantes, son rire étincelant . . . la comparaison n'était pas en faveur de Mlle de Lansac ; il le reconnut avec un soupir.

Une heure plus tard, comme il atteignait au petit trot de sa monture les sapins de Chai-Royal :

— Eh bien ! lui cria Adrien qui l'attendait en fumant un ci-

gare, est-ce sous les rayons du soleil ou sous le poids du bonheur que tu courbes ainsi la tête?

— Le soleil et moi, sommes de vieux camarades, répondit Jean qui sauta à terre pour marcher près de son ami; quant au bonheur...

— Tu espères l'avoir trouvé à Castel-Fleury, hein?

— Je ne sais rien, Mme de Vanbeil n'eût pas reçu son propre fils plus affectueusement...

— Je n'en doute pas, mais que penses-tu de sa nièce?

Un court silence suivit cette question, puis de Brive, sans remarquer le regard aigu de son compagnon, répliqua:

— Beauté idéale, grâce exquise! Si j'étais peintre tu me verrais enthousiasmé.

— Et tu ne l'es pas, cela se voit!... que rêves-tu donc?

— Ce que je rêve, mon cher, ce que je veux absolument trouver chez la fiancée de mon choix, c'est le charme débordant du cœur et de l'esprit, l'attrait de la femme aimable et intelligente qui captive alors même que sa beauté se fane, et voilà pourquoi j'ai peur que l'affection de mon père pour cette enfant ne l'ait abusé... Ou elle ne juge pas à propos de se mettre en frais devant moi, ou bien, son esprit a été coulé dans le moule le plus prosaïque; en un mot, à première vue, elle me paraît insignifiante et le silence que tu gardes me prouve que j'ai deviné juste.

De Versy en effet demeurait silencieux devant l'inconcevable résultat de cette première entrevue, car, ce qu'il redoutait surtout pour ses projets, c'était la vive impression que ne pouvait manquer de faire sur le jeune docteur un esprit comme celui de Paule où l'originalité s'alliait singulièrement à la plus grande délicatesse. Un instant, ce succès l'éblouit, puis ressaisi par ses craintes:

— C'est son impression aujourd'hui, pensa-t-il, mais demain... mais après... il verra Paule telle qu'elle est!

Non, ni le lendemain, ni les jours suivants Jean ne changea d'opinion; de Versy avait compté sans Paule qui, inconsciem-

ment, se faisait son alliée. Devant le jeune comte sur le point de se fiancer à une autre, pensait-elle, elle avait résolu de s'effacer entièrement; aussi, en accompagnant son ami chez Mme de Vaubell, l'ingénieur se demanda par quel miracle et pour quelles raisons Mlle de Lansac se dépouillait si habilement de sa grâce séduisante. Sans rien changer dans sa toilette, sans rien perdre de sa réelle beauté, une sorte de transformation morale se répandait dans toute sa personne. Plus de ces saillies dont elle avait le secret, ni de ces vives répliques où de Versy admirait toujours la finesse de son esprit; il avait devant lui une Paule inconnue, réservée à l'excès, tout à fait muette dès que la conversation sortant de la banalité prenait le tour relevé qu'elle affectionnait pourtant d'ordinaire.

Comme les natures enthousiastes, Mme de Vaubell ne voyait que ce qu'elle désirait voir: sa nièce, charmante comme toujours, Jean, attendant avec impatience le moment de se déclarer.

Seul, Adrien observait, et ne mit pas longtemps à s'apercevoir, qu'en l'absence de son ami, la jeune fille redevenait elle-même. De là, à conclure qu'elle éprouvait pour ce dernier une véritable antipathie il n'y avait qu'un pas... si doux à franchir pour de Versy qu'il ne sut pas s'en défendre. Plein d'espoir, il mit toute son adresse à se rapprocher de Paule, sous des prétextes qu'autorisait leur vieille camaraderie.

#### IV

Lorsqu'Adrien faisait un séjour assez long chez sa mère, Chai-Royal s'animait singulièrement, les voisins de campagne affluaient; de part et d'autre, les invitations allaient leur train. Jean, naturellement associé à tout ce mouvement, s'en défendait d'autant moins que ses sentiments devenaient chaque jour plus complexes. Parfois, après une visite à Castel-Fleuri il eût déclaré de bon cœur que les minutes y étaient mortellement longues entre Mme de Vaubell qu'un nouvel accès de rhumatisme clouait dans son fauteuil et la paisible Paule qui interrom-

paît chacune de ses phrases pour compter méthodiquement les points de sa broderie.

Il était heureux de retrouver à Chai-Royal Mlle de Versy toujours prête à se laisser admirer; heureux de partager ses promenades à cheval, de la suivre dans des parties de plaisir où Paule ne se montrait plus depuis l'indisposition de sa tante. Dieu sait quel avenir de félicités rêvait la jolie Blanche pendant ces heures fortunées où le jeune comte écoutait sans lassitude apparente son gai babil et les excentriques folies qu'elle ne craignait plus de débiter devant lui.

Néanmoins, lorsque l'heure était venue de regagner son appartement, Jean sentait son entrain s'évanouir; le plaisir d'un moment faisait place à une longue rêverie dans laquelle Mlle de Versy n'avait plus de part. Accoudé à sa fenêtre, les yeux fixés sur les sapins dont la noire silhouette s'agitait au vent de la nuit, c'était Paule qui occupait son esprit; Paule, son doux visage penché sur l'interminable broderie, puis, levant vers lui un regard dont le calme l'exaspérait. . .

— Dire que ce beau regard n'a jamais l'étincelle qui trahit une pensée personnelle! murmurait-il avec colère, que je n'entendrai sortir de sa bouche que des redites de salon habillant des pensées rebattues! . . . Pourquoi me prendre encore à l'espoir insensé que mon père ne s'est pas trompé sur sa valeur morale! Folie! . . . pure folie! . . . une âme insignifiante dans une enveloppe idéale, voilà la réalité.

Alors une défaillance le prenait en face de la situation embarrassante qu'il lui faudrait dénouer. . . par quel moyen faire comprendre à Mme de Vaubell encore au faite de ses illusions, qu'il renonçait à devenir son neveu!

L'aube qui blanchissait les vignes d'alentour l'avait trouvé un matin dans une si grande perplexité que, repoussant subitement l'idée d'une action décisive, il avait résolu de s'abandonner aux événements.

Adrien était parti ce jour-là de bonne heure à la ville voisine et, vers la fin du déjeuner, Mlle de Versy rappela qu'elle et sa

mère devaient se rendre au château de la Baxade, distant de quelques kilomètres, où l'on organisait une fête musicale et le tirage d'une loterie en faveur d'une famille malheureuse.

— Des gens dignes d'intérêt, ajouta Mme de Versy pendant que sa fille allait s'apprêter, n'est-il pas inconcevable que Paule refuse son concours pour cette bonne œuvre?

— Ce concours est donc bien précieux? interrogea Jean surpris.

— Quoi! vous n'avez pas encore entendu notre petite voisine? elle est exceptionnellement douée et possède surtout un talent de violoniste qui eût fait supporter la médiocrité de certains amateurs. Blanche dit qu'il ne faut pas la tourmenter en insistant, mais c'est grand dommage pour notre œuvre.

— Mon Dieu, Madame, je serais heureux de vous servir : tout à l'heure j'irai prendre des nouvelles de Mme de Vaubell; peut-être qu'en m'adressant à elle...

— Eh! sans doute, Paule aime sa tante et ne lui refuse jamais rien... aussi, j'accepte votre offre.

Cette dernière phrase fut entendue de Blanche qui rentrait :

— Voilà ce que je ne puis souffrir, dit-elle d'un ton tranchant, mettre au supplice cette pauvre petite; belle œuvre de charité vraiment!... d'ailleurs elle ne cédera pas!

— Permettez au moins que je tente de la fléchir, Mademoiselle.

— Oh! je ne puis vous en empêcher, répliqua impétueusement la jeune fille, mais vous échouerez, j'en suis sûre!

— Échouer! c'est ce que nous verrons, murmura Jean après le départ de ces dames, comme il lançait son cheval au galop sur la route de Castel-Fleuri.

Très animé par les paroles de Blanche dont l'esprit volontaire lui causait une impression déplaisante, il attacha son cheval à l'ombre, passa devant la façade dont les fenêtres enguirlandées avaient leurs volets mi-clos et sans avoir rencontré un domestique il contourna la tour carrée pour gagner la terrasse.



— C'est vous, Adrien? prononça tout à coup une voix dont le timbre vibrant le fit tressaillir.

— Moi-même, ma chère Paule, qui viens sans permission surprendre la fée de ce donjon. Voilà le livre dont je vous ai parlé, plus, deux Revues et la partition que vous aviez commandée. . . Suis-je un bon commissionnaire?

La réponse fut perdue pour de Brive, mais il en perçut les intonations très gaies et comprit qu'elles lui venaient du haut de la tour où son ami et Mlle de Lansac se promenaient en causant. C'était maintenant un rire perlé mêlé aux éclats plus sonores d'Adrien qui arrivait jusqu'à lui, et tel fut l'effet produit par ce gai bourdonnement, qu'il se trouva dans l'escalier de la tour sans trop savoir ce qu'il faisait. Là, il hésita un instant, puis gravit les degrés lentement.

En haut, la conversation allait son train :

— Ainsi, c'est décidé, pendant cette fête de la Baxade, vous demeurerez seule ici, disait de Versy.

— Seule! vous appelez cela seule! avec ces livres nouveaux que voilà, mes crayons, mon violon. . .

— Et votre tante, insinua malicieusement le jeune homme.

— Et ma tante, Monsieur, ma tante que j'aime assez pour ne jamais me lasser de sa société ni des histoires qu'elle me raconte depuis ma sortie de pension quoique je les sache par cœur.

— Alors, je réclame ces beaux récits pour prix de ma commission.

— Impossible, ce serait trop long.

— Une seule histoire, je vous en prie, Paule!

— Demandez à ma tante, ce sont des souvenirs de ses lectures de jeune fille; il s'y trouve une quantité de héros à l'âme tourmentée, au cœur brisé, révolté, résigné. . . que sais-je? je ne me charge pas de les faire évoluer devant vous.

— Et de plus, avouez-le, belle insensible, ils excitent votre gaieté ces infortunés héros; à peine supportez-vous ceux des nouvelles plus modernes.

— Vous vous trompez, tout ouvrage, fût-ce un roman, écrit dans un sentiment vrai et une pensée élevée m'intéresse, à condition qu'il s'y trouve un personnage digne de ce nom.

— Ah! mais, s'il vous amuse seulement cinq minutes, cet être imaginaire mérite toute mon estime.

— Vous jouez sur les mots, monsieur le railleur, et au fond, vous pensez que j'ai raison : pour qu'une œuvre fictive soit bonne, il faut que l'auteur ait mis en jeu au moins un noble caractère, capable de se dévouer, d'accepter généreusement la souffrance!

— Oh! la souffrance! quel vilain mot sur de jeunes lèvres, protesta de Versy avec un geste de comique horreur.

Jean atteignait en ce moment les dernières marches de l'escalier : la nature de l'entretien lui permit sans indiscrétion d'en demeurer encore le témoin ignoré. Adrien lui tournait le dos, mais il devina son visage tel qu'il l'avait vu maintes fois; charmant, avec la malice spirituelle de son regard, Mlle de Lansac, elle, avait rejeté son ombrelle sur l'épaule et, baignée dans un flot de lumière d'or, levait sur son interlocuteur ses sombres prunelles dont le rayonnement se noya soudain dans une gravité plus douce pendant qu'elle répondait :

— Vous oubliez, grand philosophe, que la souffrance n'a pas d'âge et que les plus heureux sont ceux qui l'acceptent vaillamment.

Mais la vision de cette enfant frémissante de sa pensée généreuse, toute pleine de vigueur morale et de grâce féminine, ne fut qu'un éclair aux yeux émerveillés de Jean; elle venait de l'apercevoir :

— Monsieur de Brive !... dit-elle étonnée. comment se peut-il?...

Marie Rouans.

(A suivre)

## A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

---

La guerre d'Afrique.—Nouveaux échecs des Anglais.—Spion-Kop et Vaalkrantz.—La délivrance de Kimberley.—Succès du maréchal Roberts.—La session du parlement en Angleterre.—Un émouvant débat.—Victoire du gouvernement.—La réorganisation militaire.—En France.—Persécutions religieuses.—Le procès des Assomptionnistes —Le ministère et les évêques.—Les élections sénatoriales.—M. Paul Deschanel à l'Académie.—Au Canada.

Depuis notre dernière chronique, des faits de guerre importants ont eu lieu en Afrique. A la fin de janvier, le général Buller a tenté un nouveau mouvement pour aller secourir Ladysmith. Ce mouvement a paru d'abord devoir être couronné de succès. Le général Warren s'est emparé d'une élévation très escarpée appelée Spion-Kop, et en a délogé les Boërs. La prise de cette importante position a provoqué un vif enthousiasme en Angleterre. Mais, hélas! deux jours plus tard, on apprenait que le général Warren n'avait pu la conserver, que les Boërs l'avaient reprise, et que les troupes anglaises avaient dû retraiter jusque sur la rive sud de la rivière Tugela. On conçoit le cruel désappointement et la douloureuse impression que ce nouveau désastre a produits à Londres et dans tout l'Empire.

Pendant quelques jours, il a semblé y avoir un temps d'arrêt dans les opérations. Puis, vers le 5 février, le général Buller a encore fait un effort pour atteindre Ladysmith. Trois jours durant, l'armée anglaise s'est battue courageusement pour s'emparer de la hauteur connue sous le nom de Vaalkrantz. Mais les difficultés se sont encore trouvées plus grandes que la valeur des troupes britanniques, qui ont dû battre en retraite.

Ces échecs successifs ont convaincu bien des experts que la nature des lieux dans le haut Natal jointe aux admirables qualités militaires des soldats boërs, opposent des obstacles presque invincibles au succès des armes anglaises dans cette direction.

Pendant ce temps lord Roberts et lord Kitchener préparaient une invasion de l'État libre d'Orange du côté de l'ouest. Le 13 février, le général French se mettait en mouvement, et le 15, il atteignait enfin Kimberley après plusieurs engagements heureux. De son côté lord Roberts occupait Jacobsdal.

dans l'Etat libre d'Orange. Les différentes divisions de l'armée anglaise qui ont pris part à ces opérations forment un total d'environ 70,000 hommes. En face de ces forces imposantes, le général boër Cronje a été forcé de reculer, et, en ce moment, il est entouré par les troupes et les batteries anglaises, et sa position semble désespérée.

Ce sont là de réels succès, qui ont produit en Angleterre une profonde satisfaction, après la série de défaites subies jusqu'à présent. Le siège de Kimberley a duré cent ving-deux jours. Il est assez probable qu'une grande bataille sera livrée incessamment entre Jacobsdal et Bloemfontein.

\* \* \*

L'ouverture de la session parlementaire a eu lieu le 29 janvier à Londres. Dans les circonstances difficiles que traverse actuellement la nation britannique, on attendait la réunion des chambres avec un poignant intérêt. A l'étranger bien des gens étaient d'avis que le gouvernement Salisbury ne traverserait pas sans encombre le débat sur l'adresse. Tout dépendra, disait-on, des nouvelles d'Afrique; le cabinet a besoin d'une victoire; si Roberts ou Buller recueillent quelques lauriers avant la session, tout ira bien; mais si, au contraire, la nouvelle d'une autre défaite arrive à Londres, la situation du ministère sera critique. Et voilà qu'à la veille de l'ouverture du parlement, est annoncé le sanglant échec de Spion-Kop! Comment le gouvernement va-t-il en tirer? se disait-on de tous côtés.

Le discours du trône contenait le passage suivant relatif à la campagne dans le Sud-Africain:

“ La paix qui était rompue depuis quelque temps dans l'Afrique du Sud au moment où je me suis adressée à vous pour la dernière fois, n'est malheureusement pas encore rétablie; mais mes relations avec les autres Etats sont d'ailleurs amicales. En résistant à l'invasion de mes colonies de l'Afrique du Sud par la République sud-africaine et par l'Etat libre d'Orange, mon peuple a répondu avec enthousiasme à l'appel que je lui avais adressé, et l'héroïsme de mes soldats de terre et de mes marins et de mon infanterie de marine, qui ont été débarqués pour agir de concert avec eux, n'a pas dérogé aux nobles traditions de notre histoire militaire.

“ Je suis profondément affligée de ce que tant de vies précieuses ont été sacrifiées; mais j'ai vu avec orgueil et avec une

très sincère reconnaissance l'ardeur patriotique et le loyalisme spontané avec lesquels mes sujets de toutes les parties de mes États sont venus prendre part à la défense commune de leurs intérêts comme membres de l'empire. Je suis persuadée que je ne compterai pas en vain sur eux, lorsque je les exhorterai à continuer et à renouveler leurs efforts jusqu'à ce qu'ils aient terminé d'une façon victorieuse cette lutte pour le maintien de l'empire et pour l'affirmation de sa suprématie dans l'Afrique du Sud."

Un autre paragraphe faisait allusion en ces termes à la nécessité de réorganiser, pour les rendre plus efficaces, les forces de terre et de mer :

" L'expérience d'une grande guerre fournira nécessairement des leçons de la plus grande importance aux administrations militaires de notre pays. Vous ne vous refuserez pas, j'en suis convaincue, à consentir toutes les dépenses qui pourront être nécessaires et pour mettre nos préparatifs défensifs à la hauteur des responsabilités que nous impose la possession d'un empire aussi vaste, à un moment où plusieurs autres nations sont en train de perfectionner leurs préparatifs maritimes au prix d'efforts et de sacrifices toujours plus grands.

" Vous voudrez assurément montrer pour cet objet le même zèle avec lequel vous avez pourvu à la mise en état efficace de notre flotte et de la défense de nos côtes."

Les chefs de l'opposition, lord Kimberley dans la chambre des lords, et sir Henry Campbell-Bannerman dans la chambre des communes, ont attaqué le gouvernement, tout en déclarant qu'ils l'aideraient à poursuivre la guerre jusqu'au succès final. L'amendement suivant, proposé par lord Fitzmaurice, montre sur quel terrain se plaçaient les adversaires du cabinet :

" Nous exprimons humblement notre regret du manque de renseignements, de prévoyance et de jugement manifesté par les conseillers de Votre Majesté dans la façon dont ils ont conduit les affaires sud-africaines depuis 1895, et dont ils ont préparé la guerre qui se poursuit actuellement."

Là-dessus, un long débat s'est engagé. Les chefs des deux partis y ont pris part. L'un des plus forts discours prononcés contre le ministère a été celui de sir Charles Dilke, qui est considéré comme une autorité en matière militaire. Il a été très sévère pour le " War office ".

“ La guerre actuelle, s'est-il écrié, a été plus mal conduite que la guerre de Crimée elle-même. Les nombreux échecs que nous avons essayés, les nombreux canons que nous ont pris les Boërs et le grand nombre de nos hommes faits prisonniers ont été désastreux aux yeux du monde, au point de vue de notre habileté à conduire cette guerre. Le nombre des canons perdus est proportionnellement équivalent à la perte de 300 canons par l'armée allemande.

“ Notre seule consolation c'est que toutes les puissances étrangères, quoique hostiles à ce pays, admirent la bravoure et le courage individuel des officiers et des soldats. La question vitale est d'éviter que de nouveaux revers se produisent.

“ Le gouvernement, ajoute l'orateur, ne se rend pas compte, même maintenant, de la gravité de cette guerre ni des responsabilités qui pèsent sur ses épaules. (Applaudissements.) ”

Du côté du gouvernement le grand discours de ce débat a été celui de M. Wyndham, le sous-secrétaire d'État pour la guerre : à qui incombait la tâche difficile de défendre le “ War office ”. Il l'a fait avec une vigueur, une force d'argumentation, une clarté, une abondance de renseignements et une éloquence qui l'ont placé décidément au rang des meilleurs “ debaters ” parlementaires, et l'ont désigné comme un des hommes d'avenir du parti conservateur.

Une autre passe d'armes émouvante a été celle de sir William Harcourt et de M. Chamberlain. Le discours de celui-ci était attendu avec un ardent intérêt. On avait hâte de voir quelle attitude prendrait le plus attaqué, le plus discuté, le plus injurié des ministres, celui sur qui un grand nombre de sincères et loyaux Anglais font peser la responsabilité de la crise actuelle. Le secrétaire des colonies, il faut le reconnaître, a été à la hauteur de la circonstance. Cet homme a des nerfs d'acier et une volonté inflexible. Hardi, résolu, armé d'une froide assurance, il est allé droit à l'ennemi et a produit sur la chambre des communes un effet réel. Lorsqu'il a repris son siège, après avoir parlé trois quarts d'heure seulement, sa situation était meilleure qu'elle n'avait été depuis deux mois.

Le lendemain, M. Balfour, le leader de la chambre, a prononcé lui aussi un discours très vigoureux. En somme, l'opposition n'a pas fait brillante figure. Son attitude était complexe et fuyante. Plusieurs de ses chefs soutenaient que la guerre est injustifiable, mais déclaraient cependant qu'ils donneraient leur concours pour qu'elle soit poussée avec toute la vigueur

possible. Où est votre logique? a-t-on pu leur répondre avec raison.

Le dénouement de ce grand débat a pris par surprise bien des observateurs superficiels. Le gouvernement l'a emporté par l'immense majorité de 213 voix. Beaucoup de libéraux ont voté avec le ministère. Ce vote ne signifie pas qu'on approuve tout ce qui a été fait par le cabinet, mais il est la manifestation de cet esprit national, dont la fermeté dans les épreuves, le calme et la froide énergie sont vraiment dignes d'admiration. Cet esprit se manifestait en même temps, hors de l'enceinte parlementaire, par le résultat de l'élection de York, où le candidat ministériel était élu par l'écrasante majorité de 1,400 voix, lorsqu'à l'élection précédente la majorité n'avait été que de 11 voix. Tout cela démontre que l'opinion publique croit nécessaire de prêter main-forte au gouvernement, sauf à lui demander compte plus tard de quelques-uns de ses actes.

Quelques jours après le débat sur l'adresse, M. Wyndham a soumis le projet de réorganisation de l'armée territoriale. On propose de la porter à près de 600,000 hommes, armés des engins les plus modernes. Mais on reste fidèle au mode de recrutement volontaire, et l'on refuse d'introduire le système de conscription. A la chambre des pairs, lord Rosebery a prononcé un discours alarmiste. A la chambre des communes, sir Henry Campbell-Bannerman a fait une charge à fond contre la conscription. " Le gouvernement n'en veut pas ", a répondu M. Balfour. Bref, la mesure ministérielle a été adoptée par 239 voix contre 34.

Maintenant que les nouvelles d'Afrique ont commencé à être meilleures, il va être plus facile au cabinet Salisbury de développer ses projets.

\* \* \*

En France, le gouvernement Waldeck-Rousseau continue son œuvre de persécution. Il a poursuivi les Assomptionnistes, propriétaires et directeurs du journal la *Croix*, comme coupables de s'être constitués en association, sans l'autorisation du gouvernement. Son but était d'atteindre une organisation influente, qui a déjà rendu d'immenses services à la cause religieuse et nationale.

Les prévenus étaient au nombre de douze: les Pères François Picard, qui serait, d'après le ministère public, le supérieur

général de la congrégation, mais ne reconnaît pas exercer ces fonctions; André Vincent-de-Paul Bailly, directeur de la *Croix*; François Allez; Hippolyte Saugrain, économe; André Vaujon; Joseph Jacquot; Joseph Maubon; François Doumet; Jules Chicard; Pierre Chabaud; Léopold Gerbier; François Debouze.

Le procès a eu lieu devant le tribunal correctionnel, les 22, 23 et 24 janvier dernier. Le procureur général Bulot a entassé dans son réquisitoire les allégations les plus fausses. Et malgré la défense habile des avocats du Père Picard et de ses co-prévenus, le tribunal les a condamnés à 16 francs d'amende, et a prononcé la dissolution de leur association.

Ce jugement odieux a soulevé l'indignation de tous les catholiques. Dès le lendemain, Son Eminence le cardinal Richard, archevêque de Paris, est allé chez les Pères Assomptionnistes pour leur témoigner sa sympathie dans l'épreuve qu'ils subissent. Cette démarche bien naturelle a fait pousser des hurlements de rage à la presse radicale et socialiste. Elle a réclamé des mesures de rigueur contre ce cardinal qui a l'audace de reconforter des religieux persécutés. Et le gouvernement Waldeck-Rousseau, toujours docile, s'est mis en frais de demander des explications à l'éminent dignitaire. Le cardinal a répondu qu'il n'avait eu nullement l'intention de faire une démonstration politique, mais qu'il s'était borné à aller offrir des consolations à ses fils spirituels dans un moment difficile. Le ministère n'a pas osé sévir contre l'archevêque de Paris. Mais six autres évêques ayant écrit aux Pères Assomptionnistes pour les encourager, et les féliciter de souffrir pour la justice, le gouvernement a voulu frapper un grand coup, et M. Waldeck-Rousseau a écrit à ces prélats une lettre insolente dont voici le texte :

“ Monsieur l'évêque,

“ A la suite du jugement du tribunal correctionnel de la Seine condamnant à l'amende les membres de l'association connue sous le nom de “ Congrégation des Pères Augustins de l'Assomption ” et déclarant dissoute ladite association, vous avez adressé à son supérieur une lettre qui revêt le caractère d'une protestation publique contre une décision de l'autorité judiciaire.

“ Une manifestation de cette nature émanant d'un évêque, qui, en raison même de la haute situation qu'il occupe, doit à tous



l'exemple de la soumission aux lois du pays, est absolument inadmissible.

“ J'ai l'honneur, en conséquence, de vous informer que je donne l'ordre de supprimer, à partir de ce jour, la délivrance à votre profit de toute ordonnance sur les caisses du trésor public.

“ Je demande à M. le ministre des affaires étrangères de porter cette décision à la connaissance du Saint-Siège par la voie diplomatique.

“ Agréez, monsieur l'évêque, l'assurance de ma haute considération.

“ Le président du conseil, ministre de l'intérieur  
et des cultes,

“ WALDECK-ROUSSEAU.”

Cet acte du ministère constitue une spoliation, et une violation du concordat. Les traitements des évêques ne sont pas un salaire qu'on puisse retenir ou suspendre, mais une indemnité accordée à l'Église par l'État en compensation des biens ecclésiastiques confisqués par celui-ci durant la Révolution.

Les journaux catholiques ont immédiatement ouvert une souscription pour verser aux évêques frappés le montant des traitements volés par le ministère.

Les six prélats victimes de l'arbitraire sont : Mgr Gouthersoulard, archevêque d'Aix, Mgr Cotton, évêque de Valence, Mgr Denéchau, évêque de Tulle, Mgr Bonnet, évêque de Viviers, Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, et Mgr l'évêque de Versailles.

\* \* \*

Le 28 janvier dernier ont eu lieu en France les élections pour le renouvellement d'un tiers du Sénat. Elles ont changé apparemment peu de chose à la force respective des partis. Mais en réalité elles ont été plutôt favorables aux adversaires du gouvernement actuel. M. Ranc, le radical intransigeant, a été battu ; le général Mercier, la bête noire des socialistes, a été élu. Au résumé le résultat est encourageant pour les honnêtes gens.

\* \* \*

Un homme public français dont l'étoile brille d'un très vif éclat, par le temps qui court, c'est M. Paul Deschanel. Il vient d'être reçu à l'Académie, trois semaines après avoir été triomphalement réélu président de la Chambre des députés.

M. Deschanel est un des plus remarquables exemples de l'heureuse influence que peut exercer sur une carrière l'alliance féconde de la politique et des lettres. Jeune encore, il a brûlé les étapes sur la route du succès. Sans aucun doute, il est réservé à un rôle considérable, et voilà pourquoi nous croyons devoir nous arrêter quelques instants devant sa brillante personnalité.

M. Deschanel est né en 1856, à Bruxelles; il n'a pas atteint ses quarante-quatre ans. Son père, M. Emile Deschanel, professeur et écrivain, s'était réfugié en Belgique, après le coup d'État du 2 décembre, dont il avait été l'une des victimes, et il y avait inauguré des conférences littéraires qui eurent une grande vogue. Non seulement ces cours publics lui fournirent d'honorables moyens d'existence durant ses années d'exil, mais ils lui apportèrent par surcroît le bonheur domestique. Une jeune Belge intelligente et sympathique, suivit ces leçons; du commerce intellectuel entre le professeur et l'élève naquit bientôt une affection sincère, et le tout se termina par un mariage. M. Paul Deschanel fut le fruit de cette union parfaitement assortie. L'heureux père salua sa naissance par des vers touchants adressés à la chère compagne de sa vie. Il s'écriait avec une sorte de prescience :

A cet enfant puisse la vie  
 Réserver un destin plus doux,  
 Et des biens qu'elle nous envie  
 Ne pas le sevrer comme nous !...

Ce sera notre récompense !  
 Marchons sous le ciel clair ou noir,  
 Marchons unis, avec instance,  
 Dans l'humble sentier du devoir !...

Cher soutien de mon espérance,  
 Femme de grande volonté,  
 Tu recevras la récompense  
 Due à ton courage indompté.

Oui ! le ciel te doit la victoire.  
 O fille et mère exquise ! Un jour,  
 De ton cher fils la jeune gloire  
 Couronnera ton tendre amour.

La prophétie paternelle est surabondamment réalisée. Et l'autre jour, à l'Académie, pendant qu'un auditoire d'élite applaudissait le récipiendaire prématurément illustre, l'ancien conférencier de Bruxelles, aujourd'hui octogénaire, a dû murmurer à l'épouse, comme lui couronnée de cheveux blancs, et, elle aussi, spectatrice attendrie de l'apothéose du fils aimé : "Voici la gloire que je t'avais promise."

A dix-sept ans, M. Paul Deschanel était licencié ès lettres, et à vingt ans, il était licencié en droit. Il fut attaché pendant quelques mois au ministère de l'Intérieur, sous MM. de Marcère et Jules Simon. En 1898, à vingt-deux ans, il était sous-préfet à Dreux. En 1880 il remplissait les mêmes fonctions à Brest, et en 1881 il passait à la sous-préfecture de Meaux. La même année, il se présenta pour la Chambre des députés et fut battu par un radical. En 1885, il était élu à Nogent-le-Rotrou, dans l'Eure-et-Loir, et depuis cette date il a toujours représenté la même circonscription. M. Paul Deschanel appartient au groupe des républicains modérés, ou progressistes, dont M. Méline est le chef. Ses idées ne sont pas les nôtres sur une foule de sujets. Il n'est pas catholique, mais il n'est non plus ni sectaire, ni jacobin; et, parmi les républicains de vieille roche, on n'en rencontre guère qui soient aussi dignes d'estime par la modération des principes, par l'élévation des idées et par la dignité de la vie.

M. Paul Deschanel est un orateur et un écrivain. A la chambre il a prononcé des discours qui ont fait sensation, entre autres celui sur l'agriculture et le socialisme, en réponse à une harangue de Jaurès, le rhéteur du collectivisme. Son éloquence est harmonieuse et forte. Sa diction est parfaite; il est un virtuose de la tribune. D'autres orateurs peuvent être plus spontanés, plus électriques; mais dans le parlement français actuel, il n'en est pas dont le genre soit plus distingué.

Comme auteur on a de lui: " Orateurs et hommes d'Etat ", " Figures littéraires ", " Figures de femmes ", " La question du Tonquin ", etc. Plusieurs revues et journaux l'ont compté parmi leurs collaborateurs.

M. Deschanel a été reçu à l'Académie française le 1<sup>er</sup> février. La séance a été des plus brillantes. Le nouvel académicien, à qui l'habit aux palmes vertes seyait à merveille, paraît-il, a prononcé un discours fort remarquable. Il a débuté par une touchante mise en scène de son vieux père, pour qui les portes de l'Académie sont toujours restées fermées:

" Permettez-moi, en vous remerciant, a-t-il dit, de reporter d'abord à mon père le grand honneur que vous me faites. Il me semble que c'est lui qui, en bonne justice, devrait être ici. Une vie courageuse, consacrée tout entière aux lettres; un long exil honoré par cette propagande de l'esprit français, dont nos voisins gardent le souvenir reconnaissant; la création d'un genre: la conférence, cette forme familière de l'enseignement

supérieur et libre; tant d'œuvres sorties toutes vives de l'École normale ou du Collège de France, et alertes comme la parole; surtout cette haute conscience, qui a puisé son idéal aux sources les plus pures de la sagesse antique, et qui toujours y a sacrifié ses intérêts les plus légitimes: tout paraissait marquer sa place dans cette illustre assemblée. En m'accueillant, vous avez pensé à lui: car le nom que je porte est mon principal titre à votre bienveillance. Je me sens un peu triste, je l'avoue, d'être à l'honneur tandis qu'il a été à la peine: un peu consolé aussi, pourtant, à la pensée que, si j'eusse été plus heureux de le voir à cette place, il est plus heureux, lui, d'y voir son fils: car tous deux ne forment qu'une seule âme et un seul cœur."

Puis le récipiendaire a entamé l'éloge de son prédécesseur, M. Édouard Hervé, journaliste de grand talent, fondateur du *Soleil*, et qui faisait autorité surtout dans les questions de politique étrangère.

En étudiant la carrière de cet homme éminent, dont le succès ne fut pas égal au mérite, M. Paul Deschanel a parlé politique pure sous le couvert d'une harangue académique. Il a abordé tour à tour, avec une grande hauteur de vues, la question des nationalités, la question de l'unité italienne, de l'unité allemande, de l'alliance russe, que M. Hervé avait successivement traitées au cours des événements contemporains. Rompant en visière à cette école étroite, pour qui la France n'existait pas avant 1789, il a rendu un éclatant hommage à la politique traditionnelle qui avait placé la nation française à la tête de l'Europe: à cette politique " qui avait fait la France: celle qu'avaient pratiquée, aux jours les plus glorieux de notre histoire, les ouvriers immortels de notre puissance et de notre unité, les Henri IV, les Richelieu, les Mazarin: politique mesurée comme le génie même de notre race et forte parce qu'elle était mesurée: qui ne souffrait pas qu'un État fût assez puissant pour opprimer les autres, et qui, en brisant le cercle de fer de la monarchie universelle, en maintenant l'équilibre entre les nations, avait sauvé, avec la grandeur française, l'indépendance de l'Europe et la liberté de l'esprit humain."

Un des morceaux qui ont le plus réussi dans cette harangue, c'est le portrait des trois journalistes d'opposition qui firent une lutte si brillante à l'Empire, malgré la rigueur de la censure:

" Alors, à quelques années de distance, parurent trois jeunes hommes, inconnus la veille ou connus seulement de quelques

professeurs et de quelques élèves de l'Université. Le premier s'appelait Prévost-Paradol; le second, Jean-Jacques Weiss; le troisième, Edouard Hervé.

Prévost-Paradol, élégance accomplie, mélange exquis d'éloquence, d'ironie et de goût, qui semble égaler parfois tel de ces moralistes dont il pénètre le génie; éclatante promesse de gloire, noble ambition où brille un rayon de Vauvenargues;— Weiss, plus inégal, mais neuf, vigoureux, varié, plein de relief et de saveur, avec des fusées d'imagination et des éclairs de poésie; et soldat dans l'âme, car il a été enfant de troupe au régiment où servait son père, musicien de l'armée, et il semble qu'à travers la prose de ce fils de l'Alsace on entende parfois le clairon, le tambour, le pas martial et crâne du troupier français;— enfin Edouard Hervé, plus contenu, plus sobre; voilant sa flamme sous une apparente froideur; langue ferme et simple, sans parure, volontairement dépouillée; moins soucieux de la couleur que de la justesse; armé, d'emblée, des qualités maîtresses du journaliste, la clarté, la concision et la force; tous trois, rompus à la discipline robuste des humanités ou des mathématiques, nourris du suc de l'histoire, doués du sens politique et du sens national, avides d'action, passionnés pour la grandeur et pour l'éclat du nom français."

Sans doute, au point de vue des principes religieux et politiques, ces éloges appellent de sévères réserves; mais, comme portrait, cette page ne donne-t-elle pas un vivant relief des trois célèbres publicistes?

On sent, dans tout le discours de M. Deschanel, une noble passion pour la grandeur de la France, et une douleur patriotique provoquée par le spectacle de ses divisions et de ses discordes. M. Hervé était royaliste, M. Deschanel est républicain; mais, en songeant aux dons éminents qui brillaient chez l'ancien directeur du *Solcil*, à ses facultés précieuses dont la France aurait pu bénéficier, soit dans la diplomatie, soit dans le parlement, l'orateur ne peut s'empêcher de pousser ce cri d'indignation:

"Comment ce bon citoyen, que tout désignait pour servir sa cause et le pays dans les assemblées délibérantes, n'y entra-t-il jamais? En Angleterre, un député de son opinion eût tenu à honneur de se démettre pour lui faire place. La nation entière est intéressée à ce que chaque parti soit représenté dans les Chambres par ses hommes les plus éminents. La France

n'a pas trop de toutes ses forces. Que nos discordes soient maudites, qui la privent de pareilles lumières!"

Mais la page maîtresse de ce beau discours en a été la dernière. L'orateur y a donné toute sa mesure et tout son souffle. Il a traduit en accents émouvants son aspiration ardente vers l'apaisement, vers la concorde, vers l'union nationale nécessaire au relèvement et à la grandeur de la patrie. Dans un superbe mouvement oratoire, il s'est écrié :

"Ah! combien serions-nous coupables devant la patrie et devant l'histoire; si, conscients, plus qu'aucune autre génération ne le fut jamais, de notre mission historique, des termes et des éléments du problème extérieur que nous avons à résoudre, tenant en quelque sorte dans nos mains les solutions, nous les laissons échapper, et nous perdions encore une fois d'avance une partie suprême, — jouée sans nous, — d'où dépendra ou le relèvement ou l'irréparable décadence, pour n'avoir pas su imposer à nos passions cette discipline morale et sociale qui n'est pas moins indispensable que la discipline militaire à la préparation des victoires!

" Français, n'attendons pas, pour nous unir sous le drapeau, qu'il soit menacé. N'attendons pas les crises pour signer l'Édit de Nantes des partis!

" Et toi, France, pays de lumière, de justice et de liberté, qui, dans tous les temps, fus l'apôtre des idées les plus généreuses, le champion du droit; qui, dans ta jeunesse première, sauvas l'Europe de l'invasion africaine, comme Athènes avait sauvé l'Hellas de la barbarie asiatique; qui, par les Croisades, gagnas à la civilisation la Méditerranée et l'Orient; qui, avec Jeanne d'Arc, créas le poème le plus idéal dont le cœur et l'imagination des hommes aient jamais été ravis, parce qu'il est fait à la fois d'enthousiasme et de raison; toi qui, en secouant le joug de la monarchie universelle, préservas les nations modernes de la servitude où avaient sombré les peuples antiques; patrie de la tolérance religieuse et de l'abolition des privilèges; France de la Révolution, portant au monde, dans les plis du drapeau tricolore, les idées du dix-huitième siècle, et poursuivant sur les champs de bataille, par l'épée de tes héros, l'œuvre que tes penseurs avaient commencée par la plume; sainte protectrice de tous les faibles, de tous les opprimés, de tous les vaincus: inspire nos âmes afin que nous restions dignes de nos pères; garde étincelant dans tes mains le glaive qui défend ton honneur et ta vie, car ils sont les meilleurs garants de l'humanité devant la justice éternelle!"

Cette vibrante péroraison a littéralement enlevé l'auditoire, pourtant quelque peu blasé de séances académiques. On a applaudi, applaudi encore, applaudi pendant plusieurs minutes.

Inutile de dire que s'il s'agissait de critique, nous aurions à marquer ici plus d'un point de dissidence, en particulier au sujet de la révolution et des "idées du dix-huitième siècle". Mais, à côté de ces ombres, malheureux résultats de l'éducation et du milieu devons-nous refuser de saluer les nobles pensées et les généreux sentiments dont l'orateur s'est fait l'éloquent interprète?

C'est M. Sully-Prudhomme qui a répondu à M. Paul Deschanel. Le poète des "Stances et Poèmes" et de la "Justice" a prononcé, avec moins d'effet que le récipiendaire, un discours exquis de forme et délicieux à lire. Il a loué le nouvel académicien avec esprit et délicatesse, et ajouté quelques traits heureux au portrait de M. Hervé tracé par son successeur.

En résumé, cette réception a été l'événement du mois pour le tout-Paris mondain et littéraire.

\* \* \*

Bien d'autres événements mériteraient d'être commentés dans cette chronique, entre autres la conférence de M. Brunetière à Rome, "en territoire pontifical," sur Bossuet, conférence qui a fait, à bon droit, sensation et qui a valu à son auteur la croix de Saint-Grégoire-le-Grand. Mais il me faut traverser l'Océan et dire un mot de ce qui se passe ici.

La réunion de notre parlement fédéral a eu lieu à Ottawa le 1er février. Le discours du trône n'annonçait pas beaucoup de grandes mesures. Il contenait ce paragraphe relatif à l'envoi des contingents canadiens dans l'Afrique du Sud : "Des hostilités ayant malheureusement éclaté durant la vacance, entre la Grande-Bretagne et la République sud-africaine, mes ministres ont jugé à propos d'anticiper l'action du parlement en équipant et expédiant au siège de la guerre deux contingents de volontaires, comme une preuve pratique du profond dévouement et de la loyauté de tout le peuple du Canada envers la souveraine et les institutions de l'empire britannique." Plus loin, le discours du trône disait : "Un projet de loi sera soumis à votre approbation, à l'effet de payer le coût de l'équipement et du paiement des contingents canadiens." Les ministres ont soumis ultérieurement une mesure ayant pour objet de pourvoir au paiement des frais d'expédition et d'équipement

des contingents, de leur solde jusqu'à leur arrivée en Afrique, et de la différence entre la solde qu'ils recevront là-bas du gouvernement anglais, et la solde à laquelle ils auraient droit ici d'après nos règlements de milice. La solde canadienne est plus élevée que la solde anglaise.

Le débat sur l'adresse a été court. Les principaux orateurs ont été sir Charles Tupper, sir Wilfrid Laurier, M. Foster et sir Richard Cartwright.

Un autre débat important a lieu en ce moment à l'occasion des résolutions de M. Fielding demandant deux millions pour défrayer les dépenses de la guerre.

Le général Hutton, commandant des forces au Canada, ayant été forcé de se retirer par suite d'un conflit avec le gouvernement, le parlement a été saisi de cette question, et le premier ministre s'est montré très sévère pour le général. Plusieurs journaux discutent maintenant l'opportunité de nommer un officier canadien commandant des forces.

\* \* \*

On annonce que M. Tarte, ministre des Travaux publics, dont la santé est très ébranlée, va partir vers le 15 mars pour Paris, où il exercera les fonctions de haut-commissaire, durant l'exposition, tout en conservant son portefeuille.

\* \* \*

On a beaucoup parlé, en ces derniers temps, de la dénonciation du traité Clayton-Bulwer, relatif à la construction du canal de Nicaragua. Ce traité avait été conclu il y a cinquante ans, entre l'Angleterre et les États-Unis, pour l'établissement d'un protectorat conjoint sous les auspices duquel le canal de Nicaragua aurait été construit. Par une nouvelle convention conclue par M. Hay, secrétaire d'État américain, et l'ambassadeur anglais Pauncefote, les États-Unis exerceront seuls ce protectorat. On se demande si l'Angleterre a en vue quelques compensations en retour de cette concession.

\* \* \*

A Québec la session provinciale se traîne avec une grande monotonie. On ne croit pas qu'elle se termine avant le 10 mars.

Ths Chapais.

Québec, 25 février 1900.



## A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

**La Salle des Martyrs du Séminaire des Missions-Etrangères**, par le P. Adrien Launay, lauréat de l'Académie française et de l'Académie des Sciences morales et politiques. 1 vol. in-12. Prix: 50 cts, chez C.-O. Beauchemin & Fils, à Montréal.

Personne n'ignore le précieux trésor du Séminaire des Missions-Etrangères, connu sous le nom de *Salle des Martyrs*. On peut dire que tous les catholiques qui viennent à Paris la visitent, et c'est avec un sentiment de piété profonde et de vive curiosité qu'ils pénètrent dans ce musée sanglant où courent le long des murs tendus de coton rouge, des vitrines remplies d'objets divers, rangés dans un ordre qui, loin d'être théâtral, fuit plutôt tout effet dramatique et d'où s'exhalent des parfums étranges rappelant les pays d'Orient: linges ensanglantés, chaînes, anneaux de fer, vêtements noirs, bleus, blancs, percés de coups de sabres et de coups de poignards, cordes régulièrement enroulées faites d'écorce de cocotier, petits volumes de prières jaunies par le temps et fatigués par l'usage, planchettes couvertes de caractères mystérieux de la sentence de mort, calices, crucifix que les lèvres des suppliciés ont baisés en murmurant les paroles de suprême résignation.

Au-dessus de ces vitrines, sont appendus les tableaux dont le dessin, aux perspectives invraisemblables, offrirait à l'esprit des spécimens curieux de l'art oriental, si l'esprit n'était entièrement absorbé par les scènes de cruauté qui sont représentées: le supplice des cent plaies subi par le Vénéralé Marchand; la décapitation du Vénéralé Dumoulin-Borie; la strangulation des Vénéralés Antoine Nam et Pierre Tu, pendant qu'autour de ces victimes héroïques, se rangent les mandarins, impassibles sur leurs éléphants de guerre, et les soldats en armes, vêtus d'uniformes rouges et noirs, qui se détachent durement sur un fond jaune ou bleu.

Nous sommes donc heureux d'annoncer cet ouvrage qui donne:

- 1° L'origine de la Salle des Martyrs;
- 2° L'explication des tableaux représentant les supplices;
- 3° L'énumération de tous les objets que renferme la Salle;
- 4° La date de l'envoi de ces objets venus de l'Extrême-Orient, et de leur arrivée au Séminaire des Missions-Etrangères;
- 5° La biographie de chacun des Martyrs à qui ces objets ont appartenu.

C'est, on le comprend sans peine, un travail dû à la plume la plus autorisée qu'il soit possible de désirer.

\* \* \*

Une nouvelle revue, la **Revue Bossuet**, vient de paraître, à Paris; elle sera publiée quatre fois par an, le 25 des mois de janvier, avril, juillet et octobre, par livraisons in-8° de 64 pages. L'abonnement n'est que d'une piastre.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à s'abonner à cette revue destinée à mieux faire connaître le grand orateur et écrivain catholique et contribuer à l'érection d'un monument dans sa cathédrale de Meaux.

Nous recevrons les abonnements à cette nouvelle revue, dont le "Correspondant" a pris l'initiative.

A. L.